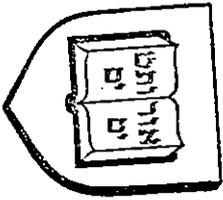


COP1

L'INTERNATIONALE
ARGENTINE

PIERRE BELFOND
216, boulevard Saint-Germain
75007 Paris

YALE



PA 2463

006

758X

1988

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue et être tenu au courant de nos publications, envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre, aux Éditions Pierre Belfond, 216, Bd Saint-Germain, 75007 Paris. Et pour le Canada à Edipresse (1983) Inc., 5198, rue Saint-Hubert, Montréal, Québec H2J 2Y3, Canada.

ISBN 2.7144.2116.4

Copyright © Belfond 1988

Je fis la connaissance de Nicamor Sigampa à Paris, fin quatre-vingt-six. J'en avais déjà entendu parler, bien sûr, comme tous les Argentins de mon âge. Ce Noir colossal avait été notre joueur de polo national jusqu'en 1968, quand une chute de cheval lui interdit à jamais ce sport. Dernier rejeton d'une des rares familles d'esclaves émancipées à s'être fait un nom dans l'aristocratie, après son accident il s'était retiré à Paris pour y vivre de ses rentes. Je l'ai rencontré au Café de la Paix où il m'avait donné rendez-vous par téléphone. Il était habillé d'un sobre fil-à-fil gris et d'un manteau de cachemire bleu; ses cheveux étaient soigneusement gominés. Il buvait un whisky-coca-cola.

— Je connais vos poèmes, me dit-il d'un ton respectueux, sans s'aventurer plus loin.

Je ne veux pas que l'on me parle de mon œuvre, et surtout pour ne m'en rien dire. Je lui demandai s'il montait encore.

— Je vais trois fois par semaine au manège du Bois de Boulogne mais les chevaux de Paris ne sont pas ceux des pampas!

Le personnage me parut antipathique. Qu'attendait-il de moi? Il continua de parler, d'un ton affecté, des écuries d'un de ses cousins fournisseur de la reine d'Angleterre, tripotant ses superbes molaires d'un cure-dents en or et ivoire, opération qu'il recommençait chaque fois qu'il

mastiquait une des chips qui accompagnaient son coca-whisky ; moi, je me contentais d'une tisane.

Noël approchait, la place de l'Opéra était très animée. Nicanor me signala le groupe de l'Armée du Salut, installé à côté du marchand de marrons.

— La vieille Europe, dit-il en souriant avec mépris. Chez nous, c'est le tango que l'on danse pour faire la quête.

Je me demandais ce qu'à Paris il faisait de ses journées ; je ne me trompais pas en devinant une nature solitaire derrière sa désinvolture mondaine, désinvolture contenue, bien argentine, copiée sur les manières des voyageurs anglais du début de ce siècle. Un produit typique du quartier porteño de San Isidro¹, me dis-je, tout noir qu'il soit.

Une jeune dame de l'Armée du Salut nous repéra à travers la vitre et entra dans le café sans s'arrêter de chanter. Elle fonça droit vers nous. Je m'apprêtai à sortir quelques pièces de ma poche, quand Nicanor, d'un geste majestueux, retira sa Rolex pour la jeter dans la casquette de la jeune femme. Elle se confondit en remerciements. Le geste avait été remarqué par de nombreux touristes, nous fûmes même applaudis par une famille de Japonais.

— Dans l'Europe d'aujourd'hui les pauvres ont plus besoin de montres en or que de steaks argentins ! dit-il en riant.

Il commençait à m'agacer. Je me resservis de tisane. La dame de l'Armée du Salut avait laissé la porte ouverte et je me trouvais dans le courant d'air. Il mangea encore deux chips avant que je me

1. Quartier aristocratique de Buenos Aires.

décide à lui demander en quoi je pouvais lui être utile, mais il me devança :

— Avez-vous entendu parler de l'Internationale Argentine ?

— Non. S'agit-il d'un club de polo ?

— Oh non, loin de là.

Il sortit de sa poche une carte de visite à filet doré (décidément, cet homme aimait l'or), sur laquelle était écrit en caractères qui me rappelaient vaguement ceux de notre écriture coloniale : « Internationale Argentine », et, sur la ligne du dessous : « Fruits de l'Imagination ».

Je crus un moment qu'il s'agissait d'une firme d'import-export spécialisée en nouveaux produits exotiques, comme les fruits de la passion.

— Notre organisation — s'empressa-t-il de dire — ne regroupe que le gratin des arts et de l'intelligence, et nous avons, naturellement, pensé à vous. Evidemment, nous ne nous contentons pas des seuls Argentins, toute personne partageant nos idées est la bienvenue.

Je me trouvais, à n'en pas douter, en face d'un excentrique, pour ne pas dire d'un fou. Pendant qu'il parlait il regardait dans le vide, à moins qu'il ne se regardât dans la glace derrière moi.

— L'Internationale Argentine se propose de coordonner les actions auxquelles participent de façon désordonnée tous les Argentins vivant à l'étranger.

— Quelles actions ? osai-je demander devant son silence soudain.

— Nous ignorons tout de ces actions, sauf leur existence.

Il sortit et entrouvrit un portefeuille en crocodile bordé d'or.

— Il est évident — le ton était devenu grave —

qu'il existe un rapport entre le joueur de football Maradona, Eva Peron, l'avenir de la Patagonie et les ineffables nouvelles de notre bien-aimé Jorge Luis Borges.

Il sortit de son portefeuille quelques instantanés qu'il plaça sous mes yeux.

— Nous avons la preuve, documents photographiques à l'appui, que trois architectes argentins, ignorant tout les uns des autres, ont construit simultanément trois monuments identiques à des endroits différents de la planète. Cette forme, qui fait penser à une pomme de pin, abrite une mosquée à Stockholm, une usine atomique au Chili et une voilère à Sydney ; deux écrivains fort connus ont publié le même jour le même roman, l'un à Barcelone, l'autre à Bogota. Et je pourrais vous citer mille exemples, l'histoire abonde en signes de cette sorte.

Je me mis inopinément à éternuer. Je commandai deux aspirines au garçon, tout en essayant d'interrompre les clagues formidables que Nicenor m'assenait dans le dos, comme si ce traitement allait calmer mes éternuements. Je n'aurais pas dû sortir par cette neige. Je sentais monter de minute en minute la grippe que je craignais tant. Et tout ça pour passer une heure à écouter les propos d'un feu gentil. A la façon dont il s'était présenté au téléphone, je l'avais cru envoyé par une revue intellectuelle intéressée à la publication d'une de mes œuvres (celle que l'on me demande le plus souvent est *L'ode à la Cordillère*, une poésie forte, mais hélas ! *immaturé*) et, pourquoi ! Je cachai, à un éventuel chèque de rémunération. Une fois avalée mon aspirine, je m'excusai, invoquant mon rhume, et il proposa de me raccompagner à un taxi. Il m'abrita de son parapluie jusqu'à

10

la station où une foule chargée de paquets dorés — c'était la mode à Paris aussi — se disputait les rares taxis.

— Suis-je bête, dit Nicenor, j'avais oublié que j'ai pris ma voiture aujourd'hui.

Sa voiture, une limousine noire, était garée sur les clous rue Halévy. Je m'installai sur un siège extrêmement confortable. Je lui donnai mon adresse et il roula jusqu'à mon domicile, l'air absent, ce qui ne me gêna point, tout distrait que j'étais par mes éternuements tenaces. Quand nous fûmes arrivés devant chez moi, il descendit m'ouvrir la portière et me tendit un chèque.

— C'est une bourse que nous accordons à nos nouveaux amis.

Je regardai le montant. Cinq cent mille nouveaux francs !

— Vous vous êtes trompé d'au moins un zéro...

— Pas du tout. Appelez-moi dès que vous irez mieux, je voudrais vous inviter à dîner chez moi.

Malgré ma grippe, le lendemain, je courus à ma banque. Le chèque, tiré sur une filiale Rothschild, était bon. Devais-je toucher à cet argent ? Après tout, qu'est-ce que je savais de ce Nicenor Sigampa en dehors des vieilles histoires de sa famille rapportées par ma grand-mère ? Le premier Sigampa (du nom d'une tribu africaine), né en captivité en Argentine, avait été le bras droit du général San Martin lors de nos guerres d'Indépendance. Emancipé avec tous les honneurs à l'heure de la victoire, il épousa une fille naturelle du général, Doña Nicanora, qui tint un des premiers salons littéraires de Buenos Aires. Cette famille de Noirs sut se maintenir à travers les générations au premier rang des éleveurs et des industriels nationaux. Bien que nombre de cousins se fussent blan-

11

trijays

chis par des métrissages répétés, Nicanor devait appartenir à la branche traditionnelle de la famille, branche qui n'épousait que les membres des meilleures familles noires de Philadelphie et de Boston, car il n'avait pas de sang blanc, apparemment. A peine rentré de la banque, le téléphone sonna. C'était Nicanor qui voulait des nouvelles de ma santé. Je lui promis de l'appeler dès que je me sentirais assez bien pour accepter son invitation. Je travaillais alors à ma trilogie *La mort de la baleine*, œuvre ambitieuse chantant les beautés naturelles du Sud argentin, et je voyais très peu de monde. Lorsqu'il me rappela, j'avais presque oublié son existence. Dans mon souvenir, notre entretien s'agrémentait de détails pittoresques ; je me dis qu'après tout cinq cent mille francs valaient bien un dîner de remerciement. Connaissant son élégance, je m'habillai d'un costume bleu et d'une cravate club. Il habitait à Neuilly un hôtel particulier qu'il avait décoré dans le style rustique argentin, avec de grands meubles grossièrement taillés, un lustre en fer forgé, d'immenses peaux de vache et des coussins en chèvre sauvage. Le tout inconfortable et triste. J'accrochai mon pardessus à un portemanteau fait de cornes de taureau enlacées et je m'aventurai dans une pièce au fond de laquelle crépitait un feu de bois. Les murs étaient tapissés de tableaux : un Figari, un Quinquela Martín, un Seguí... œuvres maîtresses des meilleurs peintres argentins du siècle. Je trébuchai presque sur une personne qui se tenait assise immobile sur une chaise. C'était une très vieille femme noire.

— Je vous présente ma mère, Doña Rosalyn.

Je m'inclinai respectueusement sans qu'elle parût remarquer ma présence. Nous passâmes

12

dans une deuxième pièce décorée, elle, dans le meilleur style design. Les meubles et les murs y étaient blancs et une verrière permettait de voir la lune et les étoiles.

— C'est mon bureau. (Il ouvrit un fichier :) Voici tous les noms des membres de l'Internationale Argentine. Pour le moment nous sommes une centaine, bientôt nous serons mille, que dis-je, dix mille, peut-être des millions...

— Est-ce que vous gratifiez chaque nouveau membre d'un chèque de cinq cent mille francs? demandai-je à brûle-pourpoint.

— Bien sûr, répondit-il sèchement. Notre richesse n'a pas de limites.

Il me fit passer dans une troisième pièce, si semblable à la première qu'au début je les confondis. Mêmes peaux de vache, même cheminée, mais, à la place de Doña Rosalyn, se trouvait un Noir aussi âgé qu'elle et habillé d'un smoking.

— Mon père, dit Nicanor, Don Ariel. (Je m'inclinai, il resta immobile.) Il est embaumé, ajouta Nicanor.

Incapable de garder mon sang-froid, je fis un bond en arrière. Je ne demandai aucune explication, c'eût été inutile. Il gardait chez lui ses parents embaumés. J'aurais peut-être fait la même chose si j'avais été riche.

— Mes parents ne pouvaient pas se supporter, c'est pour cette raison que nous avons aménagé deux pièces identiques qui reproduisent le living-room de notre maison natale en Argentine. Mais ma mère est toujours vivante, crut-il bon de préciser. Elle ne s'est pas aperçue de la mort de mon père car ils ne s'adressaient jamais la parole.

Mon assurance retrouvée, je lui fis des compli-

13

ments sur son embaumeur, tant l'expression de vie était saisissante.

— C'est notre embaumeur de famille. Si ça vous intéresse, je peux vous montrer mes grands-parents qui occupent le grenier. Ils sont encore mieux réussis parce qu'ils sont partis dans la fleur de l'âge.

— Peut-être un autre jour...

Nous retournâmes à son bureau et nous installâmes dans deux fauteuils Knoll dorés alors qu'un valet asiatique entra par une autre porte avec des boissons qu'il posa sur une petite table Knoll dorée. Tous ces meubles Knoll étaient-ils en or massif?

— Nous dinons dans une demi-heure, dit Nicanor au domestique en guarani; c'est alors que je m'aperçus qu'il n'était pas asiatique mais paraguayen. Il se retira à reculons.

— Ce qui me passionne dans l'Internationale Argentine, dit lentement Nicanor, après avoir allumé une cigarette dorée, c'est que seules de rares personnes s'aperçoivent de son existence. Je crains que, lorsqu'on en prendra conscience, on prendra aussi conscience de sa force et qu'elle se transformera en mouvement politique, alors que sa vraie force tient à son caractère apolitique.

J'ironisai: — Je ne vois pas comment un mouvement comprenant seulement des artistes peut dégénérer en mouvement politique, quand on sait à quel point ils se détestent entre eux et que leurs opinions politiques sont toujours vagues et contradictoires. Je les croirais plutôt enclins à entrer dans un mouvement religieux mais ils répugnent même à cela, leur univers personnel comprenant déjà et religion et politique, enfin celles qui s'accroissent de leur œuvre. Et vous savez

14

que l'univers d'un artiste est aussi éphémère qu'une mode!

— Vous êtes méprisant envers vos congénères.

— Je le suis aussi envers moi-même, si cela peut me disculper. J'ai vécu à Paris plus de la moitié de ma vie et j'en ai vu défiler de mes congénères, comme vous dites!

— Disons que je ne m'intéresse pas exclusivement aux artistes mais aux gens imaginatifs.

— Autant dire que vous ne vous intéressez qu'aux artistes ratés! Sinon, pourquoi m'aeriez-vous filé cinq cent mille francs? Vous savez qu'aujourd'hui un poète, même génial, gagne mal sa vie.

— Je ne m'intéresse pas aux génies, d'ailleurs vous n'en êtes pas un. Je m'adresse à votre sensibilité. Si je vous ai « filé » cinq cent mille francs, c'est parce que vous êtes sensible à mes arguments, bien que vous le niez farouchement. Pour moi, vous auriez aussi bien pu être une marchande de poissons.

Je négligeai de répondre. Je fis pivoter mon fauteuil Knoll et je contemplai le ciel à travers la verrière. Nicanor rompit le silence pour réciter les fameux vers de Lorca:

*Verde que te quiero verde,
verde luna, verdes ramos,
el viento sobre la mar
y el caballo en la montaña...*

C'était la première fois que je l'écoutais sans le regarder et je fus surpris par la qualité de son timbre feutré.

— Vous avez une voix de comédien. Pourquoi est-ce que vous n'êtes pas devenu un artiste vous-même? En matière de sensibilité, vous n'avez,

15

*Verde que te quiero verde
verde luna, verdes ramos
el viento sobre la mar
y el caballo en la montaña...*

vous non plus, rien à envier à une marchande de quatre-saisons.

Il me répondit après un long silence :

— Disons que je suis doué pour ça. Ma sensibilité ne perçoit que celle des autres, jamais la réalité telle qu'elle est, fût-ce celle de la lune.

La justesse et l'humilité de cette affirmation me touchèrent ; je me retournai : de grosses larmes coulaient sur ses joues.

— Ma sensibilité m'a rendu amer, avouai-je, je suis désolé de vous avoir vexé. Il est vrai que je suis, malgré tout, sensible à votre discours. Qui n'a rêvé d'une Internationale réunissant les âmes sensibles de la planète, argentines ou non ? C'est même la base de ma vocation. Mais je ne peux me laisser aller à partager votre utopie, je crains une déception du même ordre que celle qui m'a coupé de ma jeunesse. Si vous voulez bien m'excuser, je ne partagerai pas votre dîner ce soir.

Je me levai et je lui tendis la main, qu'il refusa. Je traversai la pièce et trouvai trois portes devant lesquelles j'hésitai. Quelle était celle qui me conduirait à la sortie ? Je me retournai pour interroger Nicanor mais il avait l'air absent ; je fus frappé par sa ressemblance avec son père. Je poussai à tout hasard la porte du milieu, c'était la bonne. Doña Rosalyn se tenait à la même place devant un feu de cheminée mourant. Je murmurai un « Au revoir, Doña Sigampa » et j'allai chercher mon pardessus dans le vestibule. Le domestique paraguayen m'aïda à l'enfiler et, s'inclinant jusqu'à terre, il me tendit une enveloppe. Je l'ouvris : encore un chèque de cinq cent mille francs ! Je le remis dans l'enveloppe que je donnai au domestique. Il m'ouvrit la porte et je sortis. Je ne savais plus où j'avais garé ma deux-chevaux,

comme d'habitude. Il faisait un froid de canard. Et pas un taxi en vue, naturellement. Je fis le tour du pâté de maisons pour la retrouver finalement garée en face de chez les Sigampa. En démarrant je jetai un coup d'œil à l'hôtel particulier. A la fenêtre du deuxième étage, Doña Rosalyn me regarda alors qu'elle tirait les rideaux.

des PJ. 14.

Que faire à Paris seul à dix heures du soir ? Je me dirigeai vers Montparnasse, où j'avais mes habitudes. Je me sentais en faute, mais de quoi ? Mon comportement avait été presque vulgaire, tant la situation m'avait énérvé. Il était évident que cette histoire d'Internationale Argentine m'avait frappé là où je m'y attendais le moins. J'avais quitté l'Argentine à l'âge de vingt-deux ans et j'étais resté en Europe à l'écart des secousses politiques australes dont avaient été victimes nombre de mes parents et amis. Je me suis toujours considéré comme un Argentin de Paris, c'est-à-dire comme un être apolitique et sans nationalité, mais pas exactement comme un exilé : j'ai fait, sinon ma fortune, du moins ma vie en Europe. Je n'ai jamais éprouvé, je l'avoue, la moindre nostalgie de Buenos Aires. Un tango me laisse aussi indifférent qu'une java. Et pourtant... Ne m'étais-je pas toujours senti, moi aussi, appartenir à un groupe à part chargé d'une mission nébuleuse ? Cette pré-tention de transcendance fondée sur rien — prétention que j'ai toujours méprisée chez les artistes et notamment chez les plasticiens — n'était-elle pas aussi la mienne, tout désargenté que je me considère ? N'apportais-je pas, moi-même, ma quote-part à ce nationalisme argentin que j'ai toujours rendu coupable de tous nos malheurs, depuis l'armée jusqu'aux paroles des tangos ? Je repensai à la carte de Nicanor : « Internationale

Argentine. Fruits de l'Imagination.» Il est tombé dans le juste, le salaud. Ou, en tout cas, il passait très près de la vérité, comme moi. Avec cette différence que je me refusais, moi, à voir dans ce phénomène rien d'autre qu'un vice de l'identité qui, dans mon cas, me stimule et me fait vivre. De là à le transformer en un mouvement quelconque de l'esprit...

— Je sais comment va finir tout ça, pensai-je à haute voix, la fortune des Sigampa ira à quelque artiste sans scrupules qui va peindre le sol de la Patagonie en violet et les flancs de la Cordillère en orange. Mais je m'en fichais, c'était pas mon argent. Pas moyen de se garer à Montparnasse. J'abandonnai ma voiture sur un trottoir et j'entraî à La Coupole. Le bruit des conversations était étourdissant. Pas de table avant vingt minutes. J'allai au bar où je m'accoudai sous un sapin de Noël. La période des fêtes à Paris est interminable. Je me souviens des Noëls de mon enfance argentine. Par quarante degrés à l'ombre, on couvrait un sapin de coton hydrophile pour faire la neige que nous n'avions jamais vue de nos yeux et nous nous gavions de dinde aux marrons, nourriture dont le goût exotique nous répugnait. Un sacrifice annuel, en somme, que nous offrions au Père Noël pour nous sentir quelque part un peu européens... J'attrapai ma coupe de champagne quand deux mains me couvrirent les yeux. Leur propriétaire, une femme, riait d'une voix hystérique que je ne reconnus pas. En tentant de me défaire de son étreinte, je renversai le champagne sur ma cravate club. Mafalda Malvinas! C'était la célèbre artiste argentine, à l'avant-garde de la danse et de la peinture au chalumeau, deux disciplines qu'elle confondait volontiers.

— Toi à Paris? Je te croyais à Cuba! (Elle était passablement ivre, comme la moitié de La Coupole.) Qu'est-ce que tu fabriques caché sous ce sapin de Noël? Viens t'asseoir à notre table!

Inutile de battre en retraite, j'étais déjà entraîné à une table où se pressait un certain nombre de gens que je n'avais pas envie de rencontrer, à commencer par mon père et ma mère, éternellement déguisés en hippies. J'allai m'asseoir à l'autre bout de la table, à côté d'un peintre roumain qui avait intégré la colonie argentine et qui avait l'avantage de ne jamais dire un mot; j'étais presque coincé contre lui par l'énorme Mafalda qui fleurait le Chanel et la marhuana.

— Comment va ta trilogie? cria mon père à travers la table.

— Bien, papa.

Au même moment ma mère me jetait un morceau de sucre qui m'atteignit à l'œil, ils éclatèrent tous les deux de rire.

— Ce soir tu peux prendre un cassoulet, c'est moi qui paie! lança mon père pour excuser l'impolitesse de ma mère.

Depuis leur exil mes parents étaient devenus de vrais inconnus pour moi. J'étais parti de Buenos Aires en 1962, laissant une famille responsable et bourgeoise sans imaginer l'évolution que mes parents allaient subir en mon absence. Ils découvrirent très vite le haschisch, les Tupamaros, le LSD et les nuits de La Havane avant d'échouer dans un cachot en Patagonie. Torturés par les militaires, ils réussirent tout de même à s'enfuir à dos de mulet à travers la Cordillère pour se retrouver, je n'ai jamais compris comment, consuls d'Uruguay à Paris. Il est vrai qu'à l'époque un poste diplomatique en Uruguay était facile-

ment négociable et je soupçonnais mes parents de trafic de cocaïne. En tout cas, ils en consommaient personnellement pour une fortune. C'était peut-être grâce à cela qu'ils arrivaient encore, à soixante-dix-sept et soixante-dix-neuf ans, à avoir des comportements d'adolescents dévoyés. Ils avaient pris l'habitude de me téléphoner à n'importe quelle heure de la nuit pour me raconter leurs prouesses sexuelles au minitel et ils négligeaient leur fonction au point que le consulat ressemblait à une maison squatterisée.

— C'est le consul de l'Équateur, dit mon père en me présentant à travers la table à un gros Indien orné d'une moustache à la Zapata. Je me demandai s'il était militaire. C'est lui qui dissipa mes doutes : « Je ne suis pas un sale militaire ! »

Toute la table éclata de rire. Je me méfiais de tout le monde, des diplomates autant que des soldats. Une journaliste française, spécialisée dans les reportages sur les fausses gloires de la littérature latino-américaine, se tenait accrochée au bras de ce nouveau consul, un écrivain naturellement et qui rêvait de se faire éditer à Paris. Hélène Tibiana (c'était sa signature dans les journaux) mangeait de sa main libre les gambas de la paella du consul sans s'arrêter de parler pour autant. Elle me dit d'un ton confidentiel : « Je fais un papier sur les Argentins de Paris ! » Elle m'en consacrait deux ou trois par an, presque toujours identiques, que je voyais ensuite paraître dans des revues différentes. Les Argentins de Paris n'étaient pas très nombreux ; on leur dédiait des papiers collectifs le plus souvent, comme s'ils appartenaient au même mouvement artistique. Au fond, il n'est pas étonnant qu'il y ait des fous comme Nicanor Sigamora pour inventer une Inter-

nationale Argentine, puisque la presse française est la première à y croire. Il est vrai que les Argentins qui débarquent à Paris s'associent volontiers pour créer une compagnie de théâtre ou une école de peinture, mais à la première occasion ils volent de leurs propres ailes et font leur possible pour se démarquer. Tous sont au courant des faits et gestes des autres membres de la colonie ; ils s'accusent mutuellement de se voler les idées. C'est d'ailleurs ce que me confia mon voisin roumain en parlant Argentin : « On vous a volé une idée. Je l'ai vue sous la signature de Bianciotti dans *Le Nouvel Observateur*. » Je n'en crus pas un mot. Je connais Hector et je le sais incapable d'une telle bassesse. Mais enfin, le bruit courait ; il faudra que j'appelle Bianciotti pour en savoir davantage. Et j'en profiterais pour lui demander quelques lignes sur ma trilogie.

Ma mère se levait à l'autre bout de la table, un sérieux de bière à la main.

— Je porte un toast à l'Internationale Argentine !

Et tout le monde d'applaudir et de boire. Ainsi ils appartenaient, eux aussi, à l'Internationale Argentine !

— Hier soir, m'expliqua Mafalda Malvinas, un Noir de deux mètres a fait irruption à La Coupole et il a demandé la table des Argentins. Figure-toi qu'il nous a donné à chacun un chèque de cent mille francs et sa carte de visite. Après quoi il est parti sans un mot.

Ainsi, Nicanor avait laissé la veille un million de francs à La Coupole ! Résultat : ma mère, ivre morte, s'enveloppait d'un manteau de renard roux flamboyant neuf et déjà taché de bière en chantant des tangos obscènes, et mon père invitait toute la

tablée (moi compris) à passer une semaine à Mar-rakech.

— Quand est-ce qu'on couche ensemble? me demanda Mafalda Malvinas en m'étreignant.

— Je croyais que tu couchais avec mon père.
— Ta mère est trop jalouse.

Ayant horreur des conversations d'ivrognes, j'allai m'asseoir à l'autre bout de la banquette, une fesse en l'air, à côté d'une jeune fille que je n'avais jamais vue. Elle mangeait un sorbet vert.

— Je suis Darío Copi, le poète.

— Et moi je suis Raoula, la fille naturelle de Borges.

Elle portait de grosses lunettes et elle ressemblait vaguement à son père.

— J'ai rencontré beaucoup de fils naturels d'Eva Peron mais vous êtes la première fille naturelle de Borges à débarquer à Paris.

Elle parut assez vexée.

— J'ai lu votre œuvre, me dit-elle, comparé à papa vous n'êtes qu'un écrivain!

C'était bien le genre de jeune intellectuelle dont on rêve! Une soirée ratée, comme on en passe rarement. J'aurais mieux fait de rester chez moi pour travailler à ma trilogie; je me serais ainsi épargné la conversation de Nicanor et le spectacle de l'intelligentsia argentine à La Coupole.

— Votre cassoulet! me cria le garçon à l'oreille.

— Je n'ai pas commandé de cassoulet.

— C'est votre père.

— Mais je n'ai pas de place!

Il posa le cassoulet sur mes genoux.

— Mange, tu es trop maigre! cria ma mère à travers la table.

Ma mère et mon père savaient naturellement que je détestais le cassoulet, cette plaisanterie

était bien dans leur manière. Après tout, me dis-je pour essayer de sauver l'image, déjà bien compromise, que j'avais d'eux, ils ont changé comme tous les Argentins après vingt ans de dictatures et de guerre coloniale. Ils sont tous devenus fous, chacun à leur manière. Et moi, quelle était ma manière? Le refus d'accepter le passage du temps. Ces années noires ne m'avaient pas changé: planté dans mon appartement parisien, je continue à quarante-sept ans à écrire mes poèmes comme je le faisais à seize. Cette immobilité de l'esprit n'était-elle pas mon lot dans le partage de la folie générale? J'évite d'ordinaire ce genre de pensées; je laissai mon cassoulet sur la banquette et je quittai La Coupole. Le vent était glacé, j'avais un creux à l'estomac. Ma voiture avait disparu, sans doute une plaisanterie de la fourrière. Tant pis, je légue la deux-chevaux à la fourrière et, avec les cinq cent mille francs de Nicanor, je m'achète une Rolls-Royce comme la sienne. On n'emporte pas une Rolls-Royce à la fourrière. Des passants hélaient les rares taxis qui s'aventuraient sur la chaussée glissante. Je décidai d'aller au Rosebud qui se trouve à deux pas et où ils font très bien le chili con carne. J'appellerais un taxi de là-bas. La salle étant pleine, je me fis une petite place au comptoir. Après un verre de beajolais et un bon chili, la vie devenait un peu moins noire.

— Je ne vous avais pas reconnu, me dit mon voisin, vous êtes le fils du consul de l'Uruguay?

— Lui-même, et vous?

— Je suis l'attaché culturel de l'ambassade d'Argentine, Miguelito Pérez Perkins.

Je me souvenais de l'avoir rencontré à l'un de ces asados interminables où la colonie argentine fait écouter à ses enfants français les vieux dis-

ques de Carlos Gardel, notre héros-chanteur national né à Toulouse, qui possède une voix sirupeuse et use de phrases romantiques bien tournées. Une voix qui avait été droit au cœur de nos grand-mères indiennes lorsqu'elles avaient découvert la radio dans les années trente. Carlos Gardel, seul immigré français connu et qui n'en est que plus exemplaire, nous lie à la France d'un sentiment pur où s'unissent les deux nationalités. Ce monsieur à moustache d'anchois était donc l'attaché culturel de l'ambassade d'Argentine. Nous com-mandâmes deux irish-coffees.

— Vous avez entendu parler de l'Internationale Argentine ? Lui demandai-je.

— Méfiez-vous.

— Pourquoi ? dis-je intrigué.

— Vous avez été contacté ?

Je me demandai si je devais tout lui raconter. Par prudence, je lui racontai seulement le passage de Nicanor Sigampa à La Coupole, avec distribution de chèques de cent mille francs.

— Il est probablement l'homme le plus riche d'Argentine, beaucoup plus riche qu'un Bemberg ou qu'un Fortabat. Il possède la moitié des terres cultivables, un tiers des mines et les trois quarts des bovins. Mais c'est aussi l'homme le plus snob de notre colonie. Il se fait livrer les meilleures vaches de son élevage et les abat lui-même dans son hôtel de Neuilly ; les huîtres viennent par avion de la Terre de Feu, et il les ouvre personnellement devant ses invités. On ne mange chez lui que de la nourriture argentine, pain et boissons inclus.

Je me dis que j'étais vraiment bien bête d'avoir dédaigné un somptueux dîner argentin pour un triste chili con carne dans ce repaire d'alcooliques.

26

K. P.

— On ne lui connaît pas de vie sentimentale, continua l'attaché culturel, quoique beaucoup de gens le disent homosexuel. Mais vous connaissez la société argentine, tous les hommes célibataires sont accusés d'homosexualité. Les filles de bonne famille ont oublié qu'il était noir pour se jeter sur lui et sur sa fortune, mais en pure perte. Depuis l'âge des premiers firts jamais son cœur n'a été touché. Je cite une revue à sensation argentine à l'époque de son accident.

— Quel accident ?

— Il est tombé de cheval lors d'une rencontre internationale avec l'Oxford Polo Club. Un cheval anglais lui a marché sur le crâne. A l'époque, on a accusé — mais à tort — les Anglais d'avoir agi par racisme, Nicanor lui-même ayant été élevé à Oxford. Toujours est-il qu'il a passé cinq ans dans le coma.

— Cinq ans !

— Cinq ans. On le donnait pour mort. Un beau jour, le voilà ressuscité, avec un comportement presque normal, hormis le choc de la mort de son père survenue pendant son coma. Héritier d'une fabuleuse fortune, il décida de se retirer des affaires, se bornant à les superviser de loin depuis qu'il habite Paris.

— Je ne vois rien de louche dans tout ça !

— A force de distribuer de l'argent à droite, à gauche, il est probablement celui qui possède le plus de renseignements sur les allées et venues des Argentins de marque dans le monde, et de surcroît il les connaît tous personnellement.

— Et alors ?

— Le gouvernement actuel le soupçonne d'avoir des ambitions politiques.

— Vous, les Argentins, vous continuez à souffrir

27

de la même paranoïa qu'au temps de la dictature militaire ! Vous voyez d'ici un Noir briguant la présidence de la République dans un pays où il est pratiquement le seul Noir ?

— Justement, répondit-il d'un ton mystérieux, les indigènes attendent l'arrivée d'un Noir parce qu'ils n'en ont jamais vu. Déjà à l'époque de la Conquête ils ont attendu l'arrivée d'un dieu blanc, et vous savez à quel point ce fait apparemment secondaire et pittoresque a facilité la tâche de Pizarro.

— De toutes les théories politiques argentines, c'est la plus délirante jamais portée à ma connaissance !

Il sortit de sa poche et déplia une page de journal grossièrement imprimé datant de deux ans, *La Pluma de Posadas*, qu'ornait une photo de Nicanor Sigampa. « Voici la photo, expliquait la légende, qu'accompagnait le billet de cent dollars que vous avez trouvé dans votre courrier ce matin, si vous habitez notre province et ceci si votre facteur est honnête. Avec ce cadeau inattendu, vous découvrirez une carte imprimée en élégants caractères dorés : "Faites fructifier votre imagination. C'est un conseil de l'Internationale Argentine." Évitez de faire ouvrir votre courrier par des personnes âgées ou souffrant du cœur. Les autorités provinciales disent ignorer l'origine de cet argent mais soulignent toutefois, comme s'il en était besoin, qu'il ne s'agit pas encore de la paye des fonctionnaires en retard d'un an. »

— Cent dollars par habitant recensé ! Combien y en a-t-il dans la province de Misiones ?

— Cinq cent mille.

— Ça fait cinquante millions de dollars, dis-je,

c'est peu pour acheter une province de cette taille. Et qu'est-ce que les gens ont fait de cet argent ?

— Ils l'ont gardé, c'est ça le plus curieux, à l'exception des quelques-uns qui se sont achetés deux ou trois arpents de terre pour les faire fructifier, croyant que c'était le sens du message qui accompagnait les cent dollars. En général ils ont gardé l'argent chez eux. On voit dans les ranchos la photo de Sigampa couronnée du billet de cent dollars et entourée de cierges. D'aucuns prétendent que la nuit les dollars se multiplient. Tous jours est-il que l'esprit mercantile s'est emparé de tout un chacun et que les affaires fleurissent. La province est devenue un carrefour de bordels et de contrebande entre l'Argentine, le Paraguay, la Bolivie et le Brésil. On construit des casinos jusqu'au pied des Chutes de l'Iguazu. Et tout cela grâce à ces fameux dollars.

— C'est ridicule, je ne vous crois pas ! Et son action politique s'est arrêtée là ?

— C'est la preuve de son adresse, il ne s'est plus manifesté, il surveille.

— Il surveille quoi ?

— Je ne sais pas. Supposez qu'un jour il débarque là-bas, tout le monde le reconnaîtra au premier coup d'œil ; n'oubliez pas que sa photo, encadrée en plaqué or, se trouve partout, même sur les murs de l'aéroport. Un mouvement milite d'ores et déjà pour sa candidature au poste de gouverneur, alors qu'on n'a jamais eu la preuve de son existence tangible, si ce n'est par cette unique photographie, et qu'on ignore jusqu'à son nom, même si on l'appelle familièrement « le Martien ».

— J'ai du mal à croire qu'en démocratie le peuple de Misiones soit aussi crédule que vous le dites !

— Vous oubliez l'héritage des jésuites, dit-il avec fatalité.

Ennemi des jésuites, je ne supportais pas que quelqu'un d'autre en dise du mal.

— Jésusite vous-même! (Je le démasquai.) Vous êtes le petit Pérez Perkins assis au premier rang dans la classe de cinquième?

Nous étions dans la même classe au Colegio del Salvador, le lycée des jésuites de Buenos Aires.

— Vous n'avez pas changé!

— Vous non plus!

Nous commandâmes un autre irish-coffee et nous passâmes aux souvenirs scolaires, bien vite épuisés. Le professeur de latin qui nous frappait de sa règle, les masturbations collectives, quelques visages sans nom, quelques noms sans visage. Que c'était loin tout ça et Dieu que l'Argentine avait changé depuis cette époque! La porte du Rosebud s'ouvrit pour laisser entrer la bande de mon père que j'avais laissée à La Coupole. Ils étaient une dizaine, ivres morts et couverts de confettis.

— Tu étais là? On te cherchait partout! (Mon père, puant le gin, colla sa barbe à mon orelle.) Pourquoi est-ce que tu as raconté à ta mère que je couchais avec Mafalda Malvinas?

— Tu sais que je n'ai jamais rien répété à maman!

Mais déjà ma mère le tirait violemment par la barbe. Mafalda, en tentant de les séparer, reçut une gifle de ma mère, mais on en resta là. Trop ivres pour se laper dessus, ils continuèrent à se traiter de « cocu » et de « salope », un langage que je ne connaissais pas chez mes parents.

Hélène, la journaliste, toujours suspendue au cou du consul de l'Équateur, vomit ses gambas au

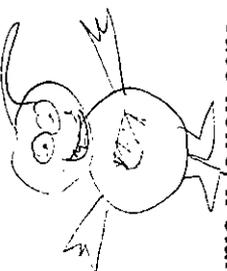
moment où je me frayais un chemin vers la sortie. J'en recus une partie sur ma cravate club et ma chemise, que je me vis obligé d'enlever sous les encouragements de l'assistance amusée.

Je remis ma veste, la fille de Borges m'aida à enfiler mon pardessus et m'ouvrit la porte. Je sortis dans la nuit glacée et remontai la rue Delambre vers le boulevard Raspail. Je trouvai enfin un taxi et rentrai chez moi, furieux de ma soirée. Complètement transi, je me plongeai dans un bain chaud.

Je n'arrivais pas à croire que Nicanor Sigampa fût un aventurier politique; tout au plus un mégalomane qui ne savait pas à quoi employer son argent. Ce qui m'intriguait le plus chez lui, c'était justement son indifférence, il ne demandait jamais qu'on le remercie et il avait presque un sentiment de culpabilité à l'endroit de sa fortune. Alors que n'importe quel rastaquouère de son espèce vit entouré d'une cour qui ne le quitte jamais, on le voyait toujours seul. Par ailleurs, son don en dollars à la province de Misiones ne paraissait relever que de la pure générosité. Qu'y avait-il d'extraordinaire dans un cadeau, si extraordinaire fut-il? Ne m'avait-il pas expliqué combien il craignait une interprétation politique de l'Internationale Argentine? Je rêvai de Miguelito Pérez Perkins enlant: il portait une couronne dépinées et récitait les Dix Commandements.

Je me réveillai grelottant dans l'eau refroidie du bain. Je sautai dans un peignoir et je me préparai une tisane que je bus assis, à la table de cuisine.

— Mais il est noir, me dis-je avec stupéfaction. Mon refus d'éprouver un quelconque sentiment raciste m'avait fait oublier ce détail énorme, primordial: Nicanor Sigampa était noir! Plus que de race noire, il était noir. Nous, les Argentins, nous



ne sommes pas racistes. Comment le serions-nous puisque nous n'avons jamais vu de Noirs sinon dans les films ou à l'étranger ? Pour nous, un Noir n'est pas quelqu'un d'une autre race, mais simplement un homme blanc de couleur noire. Cette couleur noire possède, pour les classes moyennes argentines, l'élégance qui sied à la beauté naturelle et à la fortune d'un Nicanor Sigampa. Il s'était paré de sa couleur comme d'un vêtement royal. Le personnage, à bien y réfléchir, me parut plus sympathique que jamais. Je m'endormis, la tête appuyée sur la table de la cuisine. Je rêvais qu'écoiler, je me trouvais devant le tableau noir à la place de Miguelito Pérez Perkins. Moi aussi, je portais une couronne d'épines. Je ne savais pas ma leçon ; le professeur (c'était Raoula, la fille de Borges) m'obligeait à manger un morceau de craie. Je me réveillai, grinçant des dents et la tête lourde ; j'allai dans ma chambre à coucher après avoir éteint la lumière de la salle de bains. Les éboueurs passaient, j'allais fermer les rideaux quand je vis la limousine noire de Nicanor garée devant ma porte. Un chauffeur paraguayen (ce n'était pas le même que la veille) démarrait. Sur le siège arrière, Doña Rosalyn, la mère de Nicanor, se tenait bien droite. Nos regards se croisèrent. Dans l'entrée, je trouvai deux enveloppes sous la porte, elles étaient ouvertes et ne portaient pas d'en-tête. Dans l'une, un mot de Nicanor : « Pardonnez-moi si je vous ai contrarié, je vous en supplie. » Dans l'autre, un mot d'une écriture d'autrefois : « Notre fils souhaite devenir votre ami. Nous sommes prêts à payer votre prix. » C'était signé Rosalyn Faulkner de Sigampa. Je restai perplexe, mais deux minutes après je dormais comme un loir.

A dix heures du matin on sonnait, on donnait des coups de pied dans ma porte. J'avais oublié que María Abelarda, mon ex-femme qui habitait New York, avait annoncé sa visite pour Noël. Je ne savais jamais combien de temps allaient durer ses visites mais je savais que j'allais être sérieusement occupé, alors que j'avais promis mon manuscrit à un éditeur panaméen avant la fin de l'année. Et de surcroît, il y avait les fêtes. J'espérais que María Abelarda n'avait pas l'intention d'organiser le réveillon chez moi, autrement je serais obligé d'aller habiter à l'hôtel. J'avais perdu l'habitude de l'énergie que mon ex-femme déployait dans le seul dessein de vous étourdir et de vous épuiser. J'avais été bien stupide de l'épouser à vingt ans, alors qu'elle avait le même âge. Notre mariage n'avait duré que quelques mois mais notre divorce, lui, durerait toujours. Elle portait un vêtement tout orange, et elle était rousse flamboyante. Je l'aidai à rentrer ses malles. Elle enleva ses lunettes noires pour m'embrasser : elle avait les deux yeux au beurre noir.

— Je sors d'un *lifting*, me dit-elle, c'est pour cela que je viens me cacher chez toi.

— C'est gentil, mais j'espère que tu garderas tes lunettes, tu me fais peur.

— Tu verras que dans une semaine je serai divine comme le jour de notre mariage. Sers-moi à boire. Pourquoi as-tu changé tous les meubles de

place ? Ce canapé avec la bouche de Dali est démodé et ce paravent d'Andy Warhol, ridicule ! Pourquoi ne mets-tu pas tout ça à la poubelle ? A ton âge tu devrais essayer les meubles anglais, je les choisirai puisque à Paris je n'ai rien d'autre à faire. Un dry-martini, même si je ne devrais pas boire à cause de mon lifting. Mon mari m'a fait cadeau d'un saphir énorme, regarde !

— Comment va Julio ? (son actuel mari, un marchand de tableaux vénézuélien de New York.)

— Je ne sais pas combien de temps ça va durer, répondit-elle d'un ton plainif. C'est vrai qu'il me laisse faire ce que je veux, mais il ne s'occupe pas assez de ma peinture. Il a peur que je gagne trop bien ma vie et que je le quitte !

Gagner bien sa vie, María Abelarda n'en avait nullement besoin. Elle m'abandonna à vingt et un ans pour un riche marchand de tableaux espagnol, puis ce fut un Grec, puis un Vénézuélien. Experte en tableaux elle-même, elle avait gardé de ses mariages successifs une très importante collection d'œuvres modernes qu'elle enrichissait sans cesse, même si socialement elle préférerait se faire passer pour une artiste. Son charme, même si vingt-cinq ans de mariages alcooliques avaient sérieusement compromis sa fraîcheur, continuait à agir dans les milieux où elle sévissait. Elle portait plusieurs modes superposées qui, séparément, n'auraient pas été une réussite, alors que leur addition lui donnait un air sophistiqué. Sous son imperméable orange et son chapeau de pluie vert elle cachait une chevelure rousse, une minijupe portefeuille en tissu poncho et un sari doré, le tout rehaussé de bijoux disparates. Elle enleva ses talons aiguilles pour me demander de lui masser les pieds comme lorsque nous avions douze ans. Je m'y refusai.

— Avec qui habites-tu ?
— J'habite seul.
— Pas de maîtresse, pas d'amant ? Tu n'avais pas un chat ?
— Je l'ai étranglé.

Ne sachant pas trop si je plaisantais, elle rit mais ne me demanda plus de lui masser les pieds.

— Serais-tu devenu un vrai loup solitaire ?

— Oui.

— Alors on fait chambre à part ?

— Absolument. Tu vas dormir dans l'entrée.

— Comment ça, dans l'entrée ?

— Ou alors tu iras au Consulat de mes parents, ils ont beaucoup de pièces inoccupées.

— Je ne supporte pas tes parents, je reste ici.

Mais c'est toi qui vas dormir dans l'entrée !

Elle prit une douche sans fermer la porte de la salle de bains et sans arrêter de parler. Je restai planté au milieu de ses affaires éparpillées, la tête dans les mains. En cinq minutes je fus au courant des ragots du Tout-New York (c'est-à-dire de ses amis) depuis six mois. María Abelarda appartenait à un groupe d'artistes qui depuis 1965, avec le succès mitigé que l'on connaît, cherchaient à imposer le happening comme art absolu. Elle avait organisé elle-même des happenings dans Central Park, au Capitole, à l'Escurial, à Avignon et même à Disneyland, réunissant des plasticiens d'avant-garde dont la mode était souvent aussi éphémère que le happening lui-même. Pour déshabiller en public un rocker, elle demandait une robe à Karl Lagerfeld et un texte à Arrabal ou l'inverse. Le tout était aspergé d'un liquide argenté à l'aide d'une lance d'incendie tenue par un mannequin célèbre ou par César, en personne, et ce au milieu de la confusion créée par deux orchestres qui jouaient simultanément.

ment l'un une symphonie de Beethoven, l'autre le dernier tube de salsa, sans compter quelques vaches grillées dont la fumée cachait à peine celle du haschisch, des chèvres fraîchement peintes en rouge qu'il valait mieux ne pas approcher et une meute de poules blanches épouvantées. Elle se faisait modestement sponsoriser, mais à force d'insistance elle avait obtenu une bourse Guggenheim à vie qui allait lui permettre d'assurer les beaux jours du happening jusqu'à l'an deux mille, quand le dernier hippie fumerait le dernier joint.

— Ma clientèle a beaucoup rajéuni dernièrement, criait Maria Abelarda depuis la salle de bains. (Chaque phrase m'arrivait dans un nuage de vapeur.) Lors de mon dernier happening à Columbus Center, j'avais des spectateurs teenagers!

— Sans doute les petits-enfants des hippies qui sortaient leurs grands-parents!

Je répondis mais elle ne m'écoutait pas. Enragée à se rajéunir, elle essayait d'attirer une clientèle de mineurs dont les comportements lui échappaient. Elle pratiquait toujours le « streaking », jeu qui consiste à se déshabiller à l'improviste dans un endroit public. Sa meilleure amie, qui la déteste, m'a raconté qu'elle s'était livrée à un « streaking » dans la salle du Carnegie Hall durant un concert de Yehudi Menuhin. Celui-ci avait continué à jouer sans sourciller et le public fit semblant de ne rien remarquer jusqu'à la fin du concert. Furieuse, elle avait dû se rhabiller seule après avoir récupéré ses sous-vêtements à quatre pattes entre les jambes des spectateurs qui quittaient la salle.

— J'ouvre une boutique à New York ! me dit-elle

en sortant de la salle de bains « drapée » dans une serviette qui lui couvrait à peine les fesses.

— Une boutique de mode ?

— Une boutique de tout !

— Tous les Argentins ont une boutique au fond du cœur, dis-je en plaisantant.

Elle parut vexée.

— Je n'ouvre pas une boutique à Buenos Aires mais à New York !

— Qui paye ?

— J'ai une bourse d'une nouvelle organisation : l'Internationale Argentine.

— Une bourse pour ouvrir une boutique ?

— Ce n'est pas n'importe quelle boutique ! C'est ma boutique !

— Tu te fais payer des boutiques à ton âge ? Vous, les Argentines, vous êtes toutes des cocottes et les hommes sont tous des gigolos !

Elle s'accrocha des deux mains aux revers de mon peignoir pour me secouer.

— Qu'est-ce que tu as contre les Argentins, espèce de fils de pute ? Tu te prends pour qui, pour un Anglais ? Tu n'es qu'un écrivain raté, c'est pour ça que tu détestes le genre humain ! Qu'est-ce que tu as contre les boutiques, alors que tu publies dans les revues les plus minables de l'Amérique latine ?

Je la giflai. Elle réussit à me griffer à la joue et au poignet. Je me réfugiai dans ma chambre et tournai la clé. Pendant que je m'habillais, Maria Abelarda se déchainait contre ma porte, me traitant d'« argentino de mierda ».

Je mis mes manuscrits — dix cahiers remplis —, deux cahiers blancs et un peu de linge dans une petite valise que je jetai par la fenêtre. Ma chambre étant au premier étage sur cour, j'arrive facile-

*pour les 24
marchés*

— En admettant que ce soit vrai, pourquoi me voulez-vous dans votre organisation ? Parce que je vous répète que, si vous êtes ravi d'avoir fait ma connaissance, moi, de mon côté, vous m'agacez profondément ! A supposer que je sois un honnête homme, et même le plus honnête du monde, j'aime mieux être reconnu pour d'autres qualités. Vous-même, je suppose que vous n'aimez pas qu'on vous approche pour votre argent ! Et quand vous dites que je suis honnête, j'imagine que vous parlez d'honnêteté intellectuelle, parce que, pour le reste, je ne le suis guère, comme tous les intellectuels.

Il me tapota le genou.

— Vous savez que vous êtes un des rares, parmi les Argentins du monde entier, à n'avoir jamais fait de prison, à n'avoir jamais fait de contrebande, à n'avoir jamais exprimé la moindre idée politique ?

— Si vous le dites, c'est que c'est vrai, encore que je ne voie rien là de très honorifique. Je ne suis pas pour autant un écrivain très connu, alors que telle est mon ambition.

— Pourquoi vous acharner à régner sur un monde de baleines fictives et de pampas balayées par le vent à vingt mille kilomètres quand les baleines sont là, et les pampas sont là, à portée de votre main ?

— Je ne possède pas votre fortune.

— Pour ce qui est de l'argent, laissez-moi m'en occuper à votre place.

— Vous allez m'acheter une estancia en Patagonie pour que je puisse y trouver l'inspiration ?

— Mieux que ça, je veux vous offrir le pays entier.

Nous étions maintenant escortés par des

motards, le chauffeur, par inadvertance, ayant suivi le cortège d'un président noir, dont on apercevait à travers la vitre la nuque luisante sous la casquette. De chaque côté des Champs-Élysées, une foule de Noirs en costumes nationaux agitait des petits drapeaux multicolores malgré le froid. Le président agitait, lui, sa main gantée de blanc par la fenêtre.

Nous voilà dans de beaux draps, me dis-je malgré l'indifférence de Nicanor et du chauffeur.

— Je veux faire de vous le président de la République Argentine !

Quelques partisans du président africain s'avantagèrent sur la chaussée pour agiter de plus près leurs petits drapeaux ; Nicanor, à l'instar du président, saluait la foule d'un geste de la main. Nous arrivâmes ainsi à l'Arc de Triomphe, où notre voiture se détacha du cortège qui s'arrêta pour aller déposer une gerbe. Je n'étais pas sûr d'avoir très bien compris.

— Vous voulez faire de moi le président de l'Argentine ?

Il me posa une main sur le genou et prit un air sérieux.

— Lors des élections de 90, si nous faisons vite.

— Vous voulez dire que vous avez l'intention de financer ma campagne électorale ?

— J'en ai les moyens.

— Mais pourquoi moi ? Tout honnête que je sois, je n'ai pas la moindre ambition politique ni la moindre ambition tout court, si ce n'est d'ordre littéraire. Vous me trouverez facilement un remplaçant.

— Vous ne me comprenez pas. Il ne s'agit ni de cette présidence ni de cette république que nous avons pris l'habitude de subir, mais d'une nou-

velle république et forcément d'une nouvelle présidence plus humaine, plus imaginative, bref, de tout ce que vous incarnez déjà naturellement en tant que simple citoyen. Vous serez président, mais vous resterez vous-même.

— Et vous, dans tout ça ?

— Je ne prétends qu'à un poste dérisoire, celui de jardinier, comme l'Empereur de Chine fut le jardinier de Mao. J'adore les jardins, je suis sûr que vous passerez une grande partie de votre temps à vous prélasser sous les magnolias que je vais planter pour vous dans la Quinta présidentielle !

— Et qui s'occupera du pays ?

— Personne, c'est ça la nouveauté. Plus d'armée, plus de Chambres, plus de Ministères, plus d'organismes d'État. Nous reparons de zéro !

— Vous proposez l'anarchie ?

— Des sottises ! Les Argentins ne sont pas anarchiques par nature, personne ne l'est ! Ils s'organiseront très bien tout seuls, ils n'ont jamais rêvé d'autre chose ! L'Argentine possède le plus précieux des potentiels, et c'est l'imagination !

— Et la loi ?

— Les juges, qu'ils fassent ce qu'ils veulent. On leur sera reconnaissant de faire preuve d'imagination, comme tout un chacun. Et si les énergies éparpillées à travers le monde et des cerveaux comme le vôtre reviennent au pays, nous serons bientôt le paradis de la terre ! Un paradis athée, naturellement, s'empressa-t-il d'ajouter, connaissant mes principes.

— Ça ne me convient pas.

— Qu'est-ce qui ne vous convient pas ?

— La présidence de la République.

— Oh ! je ne m'attendais pas à vous voir sauter

sur l'occasion, ce n'est pas votre genre ! Je vous laisse le temps de réfléchir. Que diriez-vous d'un déjeuner chez Lipp ?

— J'ai toujours l'intention de partir ce soir pour Buenos Aires et je dois passer à ma banque.

— Patientez un peu, quand vous reviendrez à Buenos Aires, ce ne sera plus en tant que simple citoyen. Que dites-vous de Lipp ?

— Merci, pas aujourd'hui.

— C'est vrai que vous n'aimez pas le contact avec la foule, mais ça viendra. Quel restaurant préférez-vous ?

Il était évident qu'avec lui je n'arriverais jamais à l'aéroport.

— Je rentre chez moi, j'ai laissé seule cette pauvre María Abelarda, prétextai-je de façon peu convaincante, mais Nicanor accepta de donner mon adresse au chauffeur. J'avais cru un instant qu'il allait tenter de me séquestrer.

— Transmettez à María Abelarda toutes mes amitiés et n'oubliez pas de lui rappeler de penser à moi si elle a besoin de quoi que ce soit. A propos, êtes-vous toujours marié ?

— Plus ou moins. Oui, pour la loi argentine, bien que nous ayons divorcé au Mexique et que María Abelarda se soit remariée à deux ou trois reprises. Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Vous savez qu'un président de la République Argentine doit être marié.

J'imaginai María Abelarda dans le rôle d'Eva Peron, rôle qu'elle avait certainement rêvé d'incarner un jour ou l'autre comme toutes les Argentines. Insisterait-elle pour obtenir la vice-présidence, comme Eva, et malmenèrait-elle mes ministres ? Serait-elle aussi populaire ? Certainement plus que moi, comme ça toujours été le cas.

Je frémis en songeant aux toilettes qu'elle arbore-rait pour paraître au balcon de la Place de Mai et haranguer la foule.

— Et l'armée dans tout ça ?

— On la transformera en armée de mercenaires. On la louera aux pays voisins pour faire les guerres dont ils ont toujours rêvé.

— Mais il ne s'agira le plus souvent que de guerres entre pays limitrophes pour des conflits frontaliers ! m'écriai-je.

— Peu importe, pourvu que ce ne soit pas contre nous. A chaque guerre, nous garderons une portion du territoire conquis. N'oubliez pas que c'est en partie pour cette raison que l'Argentine est grande aujourd'hui !

Nous arrivions devant chez moi.

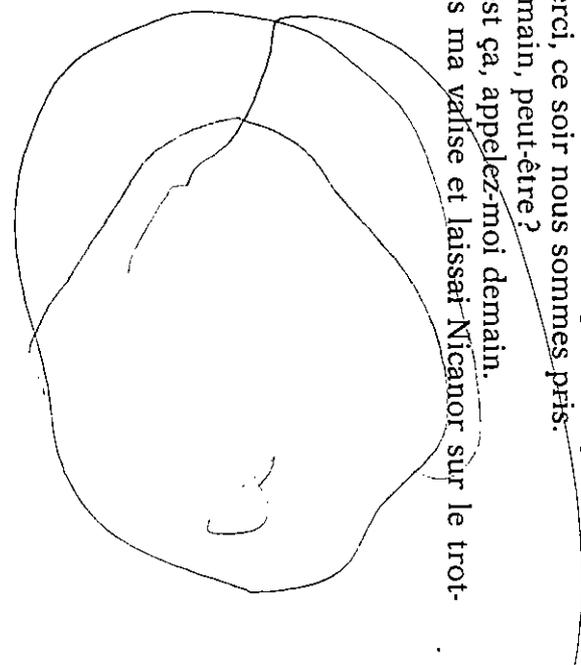
— Qu'est-ce que vous faites ce soir ? J'aimerais vous inviter à l'Opéra avec María Abelarda. La mise en scène est de Lavelli, qui est argentin.

— Merci, ce soir nous sommes pris.

— Demain, peut-être ?

— C'est ça, appelez-moi demain.

Je pris ma valise et laissai Nicanor sur le trottoir.



4

Je trouvai la porte de mon appartement fermée de l'intérieur ; je sonnai longtemps et je m'apprêtais à rentrer par la fenêtre de ma chambre quand María Abelarda ouvrit. Elle portait un fourreau de satin noir avec une petite traîne, le décolleté laissant à nu la pointe de ses seins. Sa chevelure rousse flamboyait sur ses épaules. Je me souvins de sa ressemblance avec Rita Hayworth, une ressemblance dont elle avait tiré parti lorsqu'elle était jeune fille. Une senteur fraîche de parfum américain flottait dans l'appartement.

— Tu t'habilles comme ça pour déjeuner ?

— Rien que pour toi, mon chéri.

— Arrête, María Abelarda ! Tu sais bien que je n'ai plus envie de coucher avec toi depuis dix ans ! Je m'aperçus alors qu'il y avait quelqu'un dans le salon, enfoui dans un fauteuil. C'était Miguelito Pérez Perkins, mon condisciple chez les jésuites.

— Vous vous levez tôt, ce matin ! lançai-je de mauvaise humeur. Si vous croyez que j'ai l'intention de faire équipe avec un camarade de classe, vous vous trompez !

María Abelarda explosa.

— Décidément, tu me prends pour la dernière des traînées ! C'est la première fois que je vois ce monsieur !

— J'étais venu pour vous, murmura Miguelito, rouge de confusion.

— Et vous vous imaginez qu'une discussion

d'ivrognes au Rosebud vous donne le droit de vous introduire chez moi à l'improviste?

— C'est moi qui lui ai dit de venir quand il a téléphoné, intervint María Abelarda, il a quelque chose d'urgent à te dire.

Miguelito se mit debout, il tenait encore son chapeau.

— L'ambassadeur de la République Argentine souhaiterait s'entretenir au plus vite avec vous.

Je compris tout de suite le lien avec les propos de Nicanor Sigampa.

— Appelez-le, dis-je en lui montrant le téléphone.

María Abelarda nous servit deux dry martinis sur un plateau doré.

— D'où sort ce plateau ? demandai-je.

— Cartier l'a livré tout à l'heure, c'est toi qui l'as achetée ?

— Moi, acheter un plateau en or chez Cartier ?

— L'ambassadeur d'Argentine, annonça Miguelito, en me passant le combiné.

— Cher Copi, j'ai beaucoup aimé votre dernier livre...

Depuis le temps que j'habitais à Paris, les diplomates argentins (que j'évitais soigneusement) s'étaient succédé à une telle vitesse que je les confondais tous, comme autant de souvenirs du Colegio del Salvador.

— En quoi puis-je vous être utile, monsieur l'ambassadeur ?

María Abelarda m'arracha le combiné.

— Johnny, c'est moi, María Abelarda, mon gros lapin ! Viens déjeuner avec nous ! Comment, qu'est-ce que je fais ici ? Je suis l'ex-femme de Copi, tu ne le savais pas ? (Elle raccrocha et, furieuse, en me dévisageant :) Tu vas encore me

traiter de traînée parce que je suis une amie de Johnny ! Tu oublies que je suis une des artistes argentines les plus invitées dans les ambassades !

— Mais qu'est-ce qu'on va lui servir à déjeuner, à ton gros lapin ?

Il était midi et demi et je commençais à avoir faim.

— L'ambassadeur apportera de la viande d'Argentine, dit Miguelito. Il en garde toujours plusieurs kilos dans un réfrigérateur qu'il a fait installer dans le coffre de sa voiture.

— J'ai le caviar que j'ai volé en première classe sur Air France, dit María Abelarda. Miguelito, allez à la cuisine éplucher quelques pommes de terre. Est-ce que l'un de vous sait faire bouillir les pommes de terre ?

María Abelarda laissa Miguelito rouler une cigarette d'opium — c'était, paraît-il, redevenu à la mode à New York — pour aller faire bouillir les premières pommes de terre de sa vie. Je réalisai alors quel était le changement qui me gênait le plus chez elle, beaucoup plus que les cicatrices du lifting autour de ses yeux : María Abelarda était à la recherche d'un nouveau mari et recourrait aux armes les plus vulgaires des midinettes : robe fendue et semblant de cuisine bourgeoise. Après tout cela ne me regardait pas, mais pourquoi diable venait-elle faire ça chez moi ! Miguelito, bien calé dans son fauteuil, roulait avec soin sa cigarette d'opium sur le bord de son chapeau.

— Alors, lui demandai-je, comment a fini cette charmante soirée au Rosebud ?

— Mal, dit-il en soupirant. Le consul de l'Équateur s'est battu en duel avec votre père.

— En duel ?

— A coups de bouteille. Dans la rue, à quatre

heures du matin, encouragés par les consommateurs sortis sur le trottoir. Le consul de l'Équateur a glissé sur la chaussée, il s'est cassé une jambe.

— Et mon père ?

— Il n'a reçu qu'un coup de bouteille sur la tête, mais assené par votre mère qui voulait l'empêcher de se battre en duel.

— Mais pourquoi se sont-ils battus ?

— Le consul de l'Équateur avait insinué que, dans le consulat de vos parents, le buffet froid servi lors des cérémonies officielles était volé au Restaurant universitaire de l'Équateur.

— Vous auriez dû essayer de les empêcher d'en arriver là. Après tout, vous étiez le seul diplomate argentin présent !

— Malheureusement, j'étais moi-même hors de combat au moment où tout ceci est arrivé.

Il écarta la mèche ridicule qui couvrait son front et cachait un sparadrap.

— Un coup de bouteille ?

— Non, une chaise !

— Mon pauvre vieux ! Mais alors il s'agissait d'une vraie bagarre ! Et qui vous a fait ça ?

— Raoula.

— Raoula, la fille de Borges ? Elle avait l'air assez dangereuse, en effet ! Et dieu qu'elle est moche ! Mais pourquoi s'est-elle attaquée à vous ?

— Oh ! rien de grave, c'est ma fiancée.

Je ne pus m'empêcher de rire et m'empressai de m'excuser.

— Je sais que Raoula peut paraître bizarre par bien des côtés, mais il ne faut pas oublier qu'elle a eu une enfance très difficile, tirillée entre son père qui voulait l'éduquer à l'anglaise et sa mère qui voulait l'élever à la portugaise. Et puis son père ne la reconnut comme sa fille légitime qu'une

semaine avant sa mort, il y a à peine deux ans. Ça a bouleversé sa vie. Avani, elle s'appelait Raoula Rodrigues, personne ne faisait attention à elle. A présent elle est devenue une personnalité en vue de la colonie argentine.

— Je suis loin de critiquer votre choix, vous voyez bien qu'en matière de femmes je ne peux pas vous jeter la première pierre. D'ailleurs mieux vaut une femme qui vous bat avant le mariage, on est à l'abri des mauvaises surprises.

— Vous vous trompez si vous croyez qu'elle me bat souvent, c'est la première fois que cela arrive et c'est en grande partie de ma faute. J'avais eu la mauvaise idée de parler avec condescendance de Nicanor Sigampa. Or elle est très liée avec lui. Il finance la Fondation Borges.

— En quoi consiste cette fondation ?

— Elle distribue de l'argent à de jeunes écrivains talentueux.

— C'est-à-dire à de jeunes écrivains comme vous ?

— Je n'ai pas honte d'avoir reçu de l'argent de la Fondation Borges. Je suis, par ailleurs, le plus fervent admirateur de l'écrivain. Quant à Raoula, malgré notre brouille de ce matin, nous comptons nous marier dans une semaine, le jour de Noël. Vous êtes bien entendu invité à la cérémonie, ainsi qu'à la réception qui se déroulera à l'ambassade d'Argentine.

— Merci bien, je ne veux pas retirer aux étudiants le pain de la bouche !

— Vous êtes terrible ; vous nous accusez d'être une ambassade de second ordre, alors que vous savez très bien que sur le chapitre de la restauration nous sommes les meilleurs après les Australiens. De surcroît, notre corps diplomatique

comporte les femmes les plus élégantes du monde des arts, sans parler des mannequins vedettes et des photographes de la haute couture parisienne. Il ne faut donc pas comparer notre ambassade au consulat de votre père, même si l'Uruguay, pays de tradition plus ancien que le nôtre, connaît à l'heure actuelle une mauvaise conjoncture économique.

Le téléphone sonna, c'était mon père.

— Mon chéri, j'ai quelque chose de très grave à te confier, mais pas un mot à ta mère ! Nous sommes ruinés ! J'ai perdu le consulat au casino !
— Comment, tu l'as perdu ? Il ne t'appartenait pas !

— Justement ! J'aurais besoin de vingt millions de francs d'ici une semaine. Pourrais-tu me les prêter ?

— Tu es fou, tu crois que j'ai vingt millions dans la poche ?

Papa se mit à pleurer au téléphone ; rien ne m'agaçait davantage. D'autant plus, j'en étais certain, qu'il s'agissait d'un mensonge pour me soutenir de l'argent. Ce n'était pas la première fois.

— Pas un mot à ta mère, répétait-il entre deux sanglots.

— Quand as-tu perdu cet argent ?

— Hier soir, au casino de Deauville !

— Hier soir, tu n'étais pas à Deauville mais à Montparnasse, où tu as reçu un coup de bouteille de mannan à quatre heures du matin !

Mon père, confus de son piètre mensonge, bégaya :

— Ce n'était pas hier, mais avant-hier, je... je crois.

— Avant-hier tu as passé la soirée avec moi !
Je racrochai, furieux.

— C'est difficile d'avoir des parents comme les vôtres, dit Miguelito qui roulait toujours sa cigarette d'opium. Je ne sais pas si je devrais vous le dire, mais votre père essaie de vendre l'hôtel particulier qui abrite le consulat de l'Uruguay. On m'a confié qu'il avait loué le premier étage à une académie de billard et qu'on y joue de l'argent, mais on raconte tellement de choses...

On sonnait à la porte. Je parvins à ouvrir en même temps que Maria Abelarda. C'était le domestique paraguayen de Nicamor. Il tenait un petit plateau, en argent celle fois-ci, sur lequel était posée une enveloppe en papier de soie argenté. Je lui donnai dix francs. Il voulut me laisser le plateau. Je refusai, naturellement. C'était un mot de Nicamor : « Puis-je vous voir ce soir ? J'attends votre coup de téléphone. »

— Toi aussi, tu connais Nicamor ? demanda Maria Abelarda, qui lisait par-dessus mon épaule. Combien t'a-t-il donné ?

— Ce n'est pas ton affaire !

Le téléphone sonna.

— Madame votre mère, dit Miguelito en me passant le combiné.

— Joyeux anniversaire, mon chérubin !

— Merci, maman ; j'avais oublié que c'était aujourd'hui.

— Une mère n'oublie jamais l'anniversaire de son fils adoré ! Nous te préparons une grande fête au consulat de l'Uruguay demain soir. Viens en smoking !

— Mais, maman, tu sais que je n'ai pas de smoking. D'ailleurs je déteste ce genre de fête !

— Peu importe, c'est ton anniversaire, un point c'est tout ! Si tu n'as pas de smoking, tu t'en achètes un ! Tu ne t'imagines quand même pas que ton

père et moi, ruinés comme nous sommes, nous allons continuer à te faire des cadeaux d'anniversaire comme si tu avais encore cinq ans ! Pense un peu à la fortune que nous allons dépenser pour toi demain soir !

— Maman, es-tu sûre que c'est bien aujourd'hui mon anniversaire ? Je suis né au mois d'août. Nous sommes en décembre !

— Tu es né en décembre 1941 !

— Maman, je te jure que je suis né le 12 août 1940. Tu confonds avec ma sœur Juliette.

— Une mère ne se trompe jamais sur les dates d'anniversaire ! Et si besoin est, elle a le droit de les modifier à sa guise.

— Bien, maman.

— En smoking, compris ? A demain !

Je murmurai encore un « Bien, maman » mais elle avait déjà racroché. Miguelito me tendit la main.

— Bon anniversaire, camarade ! Nous avons le même âge !

La nuit passée je n'avais presque pas dormi, le sommeil commençait à prendre le pas sur la faim.

— Pourvu que votre ambassadeur arrive de bonne heure, dis-je en me laissant tomber sur une chaise, parce que après avoir déjeuné je compte faire une de ces siestes argentines...

On sonna. Miguelito, redevenu subitement un humble domestique, se précipita pour ouvrir. L'ambassadeur avait la soixantaine : la moustache grise et le costume de flanelle croisé assorti laissaient deviner un radical traditionaliste, mais bon vivant. Il tenait en laisse ce que je pris d'abord pour un grand chien jaune, c'était un puma.
— Ne craignez rien, il a les dents et les ongles limés, dit-il avec un rire jovial.

— L'ambassadeur Juan José Pérez Sanchulo, dit Miguelito en me présentant.

María Abelarda s'extasiait sur le puma ; elle lui caressa la tête mais la bête, assez farouche, fit un bond au-dessus de nos têtes et alla se réfugier dans ma chambre.

— Il ne vous connaît pas encore assez, mais dans un moment vous le verrez doux et câlin comme un chat coupé. C'est l'heure de son valium, qu'il prend avec le déjeuner.

Le chauffeur de l'ambassade, droit et raide sur le pas de la porte, portait dans ses bras un paquet langé qui ressemblait à un bébé.

— Où est-ce que je dois déposer la viande, Excellence ?

— Je vous propose de passer à table, dis-je, parce que je meurs de faim !

María Abelarda avait décoré la cuisine comme un harem, avec de superbes voiles suspendus aux murs et aux fenêtres et une lumière orange à la place de l'éclairage habituel. Au milieu de la table, une casserole d'eau fumante au fond de laquelle on voyait trois pommes de terre avec leur peau. Miguelito s'empressa de couper les steaks et les faire griller pendant que nous attaquions le caviar volé à Air France, arrosé du champagne argentin apporté par l'ambassadeur, délicieux mais sans bulles. L'ambassadeur, délicieux mais sans caviar, ouvrit le feu.

— On vous dit très ami du señor Sigampa. Nous avons failli nous rencontrer ce matin à l'Arc de Triomphe où j'étais allé moi-même déposer une gerbe, mais votre limousine nous a faussé compagnie.

— Nous n'étions pas là pour déposer une gerbe,

notre voiture se trouvait dans le cortège par hasard, expliquai-je, sèchement.

— N'importe quel citoyen peut déposer une gerbe à l'Arc de Triomphe si la fantaisie lui en prend. El señor Sigampa est un homme très original. D'ailleurs ce n'est pas l'argent pour acheter une gerbe qui lui manque!

— Si vous êtes venu me dire du mal de el señor Sigampa, comme vous l'appellez, croyez, monsieur l'ambassadeur, que je commence à avoir l'habitude de ce genre d'attitude. Prenez une pomme de terre, c'est Maria Abelarda qui les a fait bouillir de ses propres mains!

Maria Abelarda, sans trop se gêner, faisait du pied à l'ambassadeur sous la table. Miguelito nous servit de gros steaks argentins calcinés.

— Je ne suis pas venu vous dire du mal de Sigampa, cher ami, bien au contraire. Le Gouvernement que je représente et moi-même avons toutes les raisons de croire à sa bonne foi, qu'il nous a témoignée en maintes occasions. Vous savez que c'est lui qui paie le loyer de notre ambassade; sans cela nous serions à la porte depuis longtemps. Mais c'est un homme difficile à approcher. J'attends depuis un an un entretien avec lui. Il fait invariablement répondre à ma secrétaire de le rappeler dans une semaine.

— C'est son droit, je suppose.

— Bien sûr, bien sûr, mais il ne faut tout de même pas oublier que je suis son ambassadeur.

— Si je comprends bien, vous comptez sur moi pour vous obtenir un entretien avec Sigampa?

— Non, je ne crois pas que cela marcherait. (Et, l'air soudain soucieux ;) Puis-je vous entretenir en privé?

Malgré l'air contrarié de Maria Abelarda, je le

54

Après le déjeuner.

fis passer dans ma chambre et fermai la porte. Le puma dormait sur mon lit, qu'il avait auparavant ouvert à coups de griffe. Les plumes de l'oreiller jonchaient la pièce.

— N'est-ce pas qu'il est superbe? s'exclama l'ambassadeur. Je l'ai élevé moi-même au biberon; c'est le plus beau spécimen de notre province! Ma femme et moi l'aimons comme notre enfant; il dort avec nous dans notre lit.

J'imaginai l'état de leur lit, vu ce que le fauve avait fait du mien.

— A Paris, il ne s'habitue pas au froid, dit l'ambassadeur avec tristesse. Il ne supporte pas le pardessus que ma femme lui a acheté et il tombe dans des phases de profonde mélancolie — ou alors il devient méchant et mord sa nurse. Je l'ai montré à un psychanalyste pour chiens, mais il a failli le dévorer.

L'ambassadeur s'assit familièrement sur mon lit, le dos appuyé contre celui du puma dont les ronflements redoublèrent.

Une odeur nauséabonde envahit la pièce; je crus d'abord qu'elle venait de la fenêtre qui, pourtant, était fermée.

— C'est mon puma, il pète sans interruption quand il dort.

Je cours ouvrir la fenêtre malgré le froid. L'ambassadeur alluma un cigare.

— Vous pouvez refermer, l'odeur de mes cigares effacerait jusqu'aux pets du diable!

Il rit bruyamment avant de péter généreusement lui-même. Je rouvris la fenêtre.

— Le caviar me donne des gaz, je souffre le martyre dans les réceptions des ambassades des pays de l'Est, où ils ne servent que ça!

— M'avez-vous demandé un entretien pour me

55

faire une conférence sur vos gaz, monsieur l'ambassadeur ?

Je fus le premier frappé par la vulgarité de cette question, mais comment traiter autrement un personnage aussi répugnant ? Il resta un moment concentré sur son cigare. L'air redeuint respirable ; je refermai la fenêtre.

— L'argent, c'est de la crotte, dit-il, finalement, avec un soupir. Vous trouverez sans doute mon franc-parler choquant pour un ambassadeur, mais, que voulez-vous, nous avons été élevés pour vendre des vaches, pas pour les subtilités diplomatiques. Voilà au moins vingt ans que je me serais retiré de la course, s'il n'y avait l'ambition de ma femme. Je vais payer ma vie durant le fait d'avoir épousé la fille d'un conservateur ! Vous qui êtes un pur, un poète en somme, vous devez me comprendre. Vous n'imaginez pas avec quelle émotion j'ai lu votre dernière ode, *Le Chemin solitaire*, je crois. Vous y décrivez ce petit garçon indien qui se révolte contre la société et met le feu à son école, eh bien, ce petit garçon, c'est moi ! Tous les jours, je rêve de mettre le feu à l'ambassade et pourtant... je n'ai jamais osé, parce que je suis un lâche ! Qui pourrait me comprendre mieux que vous, qui avez plus d'imagination que moi ?

Décidément, l'imagination se vendait bien en Argentine depuis le départ des militaires.

— « L'imagination, qui peut vous émouvoir d'un sourire, peut également faire surgir un geyser de pétrole dans le désert ou, pourquoï pas, faire rentrer les vaches toutes seules à l'étable. »

L'ambassadeur venait de citer une strophe de mon ode maoïste *Le Soleil rouge des Pampas* que j'écrivis à dix-sept ans et que je déteste ; je n'ai

56

d'ailleurs jamais réussi à racheter les derniers exemplaires qui traînent ici et là.

— C'est pour cette raison, continua-t-il, que je me sens autorisé à vous livrer mes chagrins. Je compte sur votre discrétion !

— Et quels sont vos chagrins, monsieur l'ambassadeur ?

— Mon chagrin, mon profond chagrin, mon cher Copi, c'est qu'au lieu d'être l'ambassadeur du Japon ou d'un pays de la Communauté européenne, je suis celui d'un pays que personne ne prend au sérieux !

— Vous exagérez, dis-je, piqué dans mon amour-propre argentin. Du temps de la dictature militaire nous étions, certes, considérés comme une république mais depuis l'arrivée du Docteur Alfonsín au pouvoir, notre prestige ne pourrait pas être plus haut dans les pays démocratiques !

— Mais la dette, soupira-t-il, la dette... Nous devons quatre milliards de dollars au Fonds monétaire international, sans compter les intérêts !

— C'est vrai, il y a la dette. Mais en quoi cette dette vous concerne-t-elle personnellement ?

— Ma carrière en dépend !

— Je ne vois pas en quoi la dette extérieure argentine pourrait décider d'une carrière d'ambassadeur ! Tout le monde sait que vous ne servez à rien et que vous êtes payé pour faire de la figuration dans le cinéma diplomatique ! Vous êtes à peu près aussi utile à notre pays que votre puma !

Je m'attendais à ce qu'il se fâche. Il se mit à pleurer comme un enfant.

— C'est à cause de ce maudit Sigampa, qui a eu la mauvaise idée de venir s'installer ici. Le gouvernement argentin m'a mis au pied du mur : ou

57

j'obtiens de Sigampa un emprunt de quatre milliards de dollars, ou je perds mon ambassade!

— Quatre milliards de dollars!

— Ce n'est rien pour Sigampa. Il est l'un des hommes les plus riches du monde. S'il ne nous prête pas cette somme, c'est parce qu'il souhaite la chute du gouvernement! La raison? C'est un homme apolitique (on le comprend, vu sa couleur) et un patriote irréprochable (sans doute aussi à cause de sa couleur). Mais voilà un an qu'il refuse tout entretien avec un envoyé du gouvernement. Lors du dernier voyage du président Alfonsín à Paris, j'ai été insulté en public par le Président parce que je ne lui avais pas obtenu de rendez-vous avec Sigampa! (Ses larmes redoublaient.) J'ai passé l'hiver dans ma voiture à faire le guet devant son hôtel particulier et je n'ai réussi à obtenir qu'un bref entretien avec sa mère! Juste deux mots au pied de sa Bentley avant qu'elle ne me fasse chasser par ses domestiques indiens!

— Vous voulez, si je vous comprends bien, que je demande quatre milliards de dollars à Nicanor Sigampa de votre part, c'est-à-dire de la part de l'État argentin?

L'ambassadeur, après une laborieuse pirouette, se mit à genoux sur mon lit et posa les mains sur le puma.

— Je vous donne dix pour cent! Vingt pour cent! Trente pour cent!

Je composai le numéro de Nicanor.

— Je vous attendais, me dit-il.

— Moi aussi, j'aimerais vous voir ce soir, mais pour l'heure je voudrais vous entretenir de quelque chose de plus urgent. J'ai chez moi l'ambassadeur d'Argentine. Il cherche quatre milliards de

dollars pour éponger la dette extérieure de l'Argentine.

— Qu'en pensez-vous? dit Nicanor.

— Ce n'est pas mon argent!

— Dites-lui qu'il aura la réponse demain, nous en déciderons lors de notre réunion de ce soir. Ma voiture passera vous chercher à sept heures.

L'ambassadeur, qui n'avait pas lâché l'écouteur, se jeta à mes genoux en me baisant les mains.

— Vous êtes mon bienfaiteur!

— Ne me remerciez pas, vous n'avez pas encore l'argent.

Je n'ignorais rien de l'enjeu politique que représentait cette dette et il me paraissait délicat de traiter l'affaire devant cet imbécile.

— Comment vous remercier?

— En écourtant votre visite et celle de votre puma!

Dans mon salon María Abelarda, au milieu du désordre de ses valises défaits, feuilletait un vieux numéro de *Libé*. Je poussai l'ambassadeur et le puma à moitié réveillé vers la porte, lançant au passage à María Abelarda:

— Tu reverras l'ambassadeur demain soir pour mon anniversaire au consulat de l'Uruguay!

— Chez vos parents, demanda l'ambassadeur sur le palier, mais je ne suis pas invité!

— Peu importe! C'est là que vous aurez la réponse! Et en smoking!

Je refermai avec force; le coup acheva de réveiller le puma qui se mit à rugir dans l'escalier.

— Une fête? dit María Abelarda. Et mon *liffing*? Je ne peux pas rester toute la soirée avec des lunettes noires!

— Je n'ai presque pas dormi cette nuit, je vais faire la sieste. Réveille-moi à six heures, le temps

de prendre une douche, on passe me chercher à sept heures.

— Je m'aperçois que tu es un V.I.P. alors que tu m'avais juré que tu étais devenu un moine trap-piste !

J'allai vers ma chambre, Maria Abelarda à mes trousses.

— Pourquoi la mère donne-t-elle une fête alors que ton anniversaire est au mois d'août ?

— Je l'ignore, on verra demain.

Je tentai de refermer la porte de ma chambre mais elle réussit à venir jusqu'à mon lit.

— Moi aussi, j'ai sommel, j'ai passé la nuit dans un avion !

Nous nous étendîmes sur le lit où flottait une odeur de fauve.

— Tu aimes mon parfum ? demanda Maria Abelarda en m'aspergeant du vaporisateur, il est aphrodisiaque !

Je repoussai fermement ses avances et m'enve loppai dans l'édredon, avant de m'endormir.

5

Dans la voiture qui me ramenait chez Nicamor Sigampa, je me demandai si, dans ce jeu où se croisent les rêves présidentiels et les milliards de dollars, je ne risquais pas de laisser ma peau. On séquestre et on tue des gens pour moins que ça. Mais qui aurait pu vouloir ma mort ? Heureusement personne n'était au courant de la nature de mes entretiens avec Sigampa ; les autorités argen-tines me prenaient simplement pour un intermé-diaire officieux.

J'avais eu tort de faire écouter à l'ambassadeur ma conversation téléphonique avec Nicamor. En fait j'avais également eu tort de me montrer en public avec lui et surtout dans les circonstances de ce matin, à l'Arc de Triomphe. Je me demandais si tout cela n'avait pas été orchestré par Sigampa en personne. Je savais l'homme machiavélique et je me rendais bien compte de l'adresse qu'il mettait à multiplier les tentations pour me pousser, dans les vingt-quatre heures, à accepter l'étrange pacte qu'il proposait. Moi aussi, j'avais pressenti depuis un an au moins que le prochain président démocratique en Argentine serait un civil étranger à la politique et que son rôle serait plus symbolique que réel. Dans son ombre l'intelligentia argentine poursuivrait la tâche culturelle et administrative déjà entreprise. Jusque-là c'était très bien pensé, ça arrangeait tout le monde et en particulier les cerveaux qui tenaient la destinée du pays, et qui

aimaient rester dans l'ombre quelle que fût leur couleur. Mais sur un point, Monsieur Sigampa et ses amis s'étaient trompés (je ne doutais pas en effet que, malgré son apparent isolement en plein cœur de Paris, Nicanor possédait plusieurs conseillers). Ils avaient oublié l'ascendant qu'exerce le Président de la República dans un pays habitué à glorifier ses présidents dans l'exercice de leurs fonctions. Un homme intelligent, même discret, arriverait à posséder un pouvoir potentiel immense : pour le prouver il n'aurait qu'à faire des caprices qu'on prendrait aussitôt pour les lignes de force d'une doctrine politique que n'importe quel imbécile peut élaborer en une demi-heure. Mais ce n'était pas ce qui m'intéressait le plus dans cette affaire (le pouvoir ne m'a jamais intéressé) : ce qui me poussait ce soir à continuer à jouer la comédie était de savoir jusqu'où on peut aller dans un jeu pareil sans y laisser des plumes, jusqu'à quel point un puceau de la politique comme moi est susceptible de passer pour un illuminé de l'histoire. Et, au moindre danger, j'abandonnerais la partie en rendant public le récit complet de mes entretiens avec Sigampa. Tel était mon plan, qui arrangeait plutôt ma conscience d'intellectuel. Je savais cependant que devant un adversaire comme Sigampa mon plan risquait d'être modifié à plus d'une reprise. Une pluie fine diluait la neige sur la chaussée. Je fis arrêter la voiture rue Royale pour acheter *Le Monde* ; aucune nouvelle d'Argentine. En clair : tout va bien. Et à nouveau les Champs-Élysées et l'Arc de Triomphe dans une débauche de couleurs et de lumières. Cette vision féerique, que tout le monde connaît par les cartes postales, m'inquiéta comme si je me réveillais dans un décor de

cinéma. Après tout, comme disait Borges, toutes mes années à Paris n'auront peut-être été qu'imaginaires. Ça faisait deux jours que je n'avais pas parlé avec un seul de mes amis français, même par téléphone, je n'avais peut-être même pas pensé un seul mot en français, mais ça ne m'avait apparemment pas manqué. Ma tête était-elle déjà en Argentine ? D'habitude, quand je travaille sur un texte, j'y pense tout le temps, je ne peux pas décrocher même sous la douche. C'avait été le cas jusqu'à l'avant-veille, quand j'ai vécu plongé dans mon ode *La Mort de la Baleine*, sujet qui m'était peut-être sorti de la tête à jamais. Ce soir je me sentais léger et vif, l'imagination libre, comme quand, à dix-sept ans, j'allais voir María Abelarda avec les poches pleines de poèmes griffonnés où je chantais l'avenir de bonheur qui nous attendait. Un bonheur aujourd'hui révolu. C'est peut-être cela, cette disponibilité confiante, être jeune. Mais la Présidence de la République, tout de même ! Pour me rassurer je me dis que le plus probable serait que cette histoire prit fin ce soir même, lors de mon entretien avec Nicanor. Et demain je me replongerai avec ma baleine dans les eaux profondes et claires de la poésie, conservant cinq cent mille francs et le sujet d'un feuillet de politique-fiction. Cela faisait beaucoup en deux jours pour un poète comme moi !

Les grilles du jardin étaient ouvertes, les lumières brillaient à tous les étages de l'hôtel. En entrant j'entendis une musique de guitare, une « vidalita campesite » que je n'avais pas écoutée depuis mon enfance. Elle était jouée par une main hésitante, ce qui ajoutait à la triste monotonie de

vidalita
campesite
guitare
vidalita
campesite
guitare
vidalita
campesite
guitare

la mélodie quelque chose de macabre. Au fond du living-room, Rosalyn Sigampa tenait une guitare presque aussi grande qu'elle. D'une voix rauque de vieille négresse, elle chantait : « Yo tenía una chancha, vidalita, y cuatro chanchitos, vidalita... » Ariel Sigampa, ou ce qui en restait, se tenait bien droit sur une autre chaise en face d'elle. Je suivis le majordome qui passa entre eux sans leur prêter attention ; je m'inclinai légèrement devant l'un et l'autre. Nicanor m'attendait dans son bureau en manches de chemise, l'air joyeux, un cigare entre les dents. Il déboucha une bouteille de champagne français et nous bûmes en l'honneur de l'Internationale Argentine.

— J'ai appris que c'était votre anniversaire, je suis invité à la réception que vos parents donnent en votre honneur demain au consulat d'Uruguay.

— En réalité ce n'est pas mon anniversaire, mais ma mère en a décidé autrement.

— Les mères argentines sont les plus tyranniques au monde ! Moi-même je n'ai jamais osé contredire la mienne, et vous avez certainement remarqué qu'elle n'est pas toujours facile à vivre. Tel que vous me voyez, je prends tous les soirs un biberon avant de m'endormir. Ma mère me le donne elle-même au lit. Et croyez-moi, je déteste le lait, surtout tiède !

Dans le living-room contigu, Rosalyn Sigampa continuait à pousser sa vidalita interminable.

— Elle mène une vie très retirée ; je ne l'ai jamais entendue adresser la parole à quiconque sauf pour chanter ou donner des ordres. C'est seulement à l'âge de quinze ans que j'ai compris qu'elle était sourde. Mon père lui-même l'a épousée sans s'en apercevoir. Il est vrai que les gens de

la campagne argentine parlent peu, ils passent leur existence plongés dans de profonds silences.

— Pour la conversation, ma mère est un moulin à paroles. Mais elle est tyrannique, elle aussi. Elle appartient à la génération d'Eva Peron.

Je lui coupai la parole pour éviter de continuer à parler de Doña Rosalyn, personnage dramatique, qui m'inquiétait au plus haut point. Je n'arrivais pas à croire qu'elle pouvait jouer de la guitare pour son mari sans se rendre compte qu'il était mort ; par ailleurs, elle avait fait semblant de ne pas me reconnaître alors que ce matin, à l'heure des éboueurs, elle était chez moi pour m'offrir de l'argent. Certes, à son âge on déraile, mais je sentais derrière son comportement incohérent à mon égard une agressivité provoquée, peut-être, par la jalousie. Nous nous installâmes dans les deux fauteuils Knoll en or qui me parurent déjà familiers. La pluie tombait doucement sur la verrière ; j'allu-
mai un havane.

— J'ai décidé d'accepter votre proposition, déclarai-je tout de go.

— J'en étais sûr ! Au futur président de la République Argentine, Darío Copi !

Il se leva. Je crus devoir faire de même. Nos flûtes s'entrechoquèrent. Bien que je sentisse le ridicule de la situation, je me dis que ce n'était que le début d'une série de situations ridicules auxquelles il valait mieux que je m'habitue. On frappa faiblement à une porte ; Nicanor alla ouvrir. Une enfant noire de cinq ans environ, en pyjama, avec un ours en peluche aussi grand qu'elle, fit son entrée. « Papa dodo », dit-elle. Nicanor la prit dans ses bras.

— Teresita, la plus jeune de mes filles.

— Je ne savais pas que vous étiez marié.

— Je suis veuf. J'ai trois filles de quatre, cinq et six ans.

Une nurse paraguayenne vint chercher Teresita; nous l'embrassâmes avant de la laisser partir. Je pensais qu'il allait me parler de sa vie privée mais il n'en fit rien. Nous nous rassîmes dans nos fauteuils Knoll en or, qui me parurent tout à coup deux trônes dérisoires, comme ceux des dictateurs extraterrestres des bandes dessinées.

— Dans les prochains jours, vous ferez la connaissance de nos principaux amis et collaborateurs, qui formeront l'essentiel de votre équipe préministérielle. Vous y ajouterez qui bon vous semblera, naturellement. Mais avant de les rencontrer, je vous propose une semaine de conversations informelles afin d'élaborer un manifeste qui sera notre déclaration de guerre, pour ainsi dire. Ce manifeste sera imprimé sur parchemin et distribué à chaque famille avec un billet de cent dollars. Par la même occasion, nous demanderons la formation de comités dans chaque quartier pour faire connaître votre doctrine.

— Ma doctrine? Quelle doctrine?

Il sourit de toutes ses dents et alla chercher un ouvrage dans la bibliothèque. Je retombai sur mon fauteuil Knoll sous l'effet de la surprise: c'était mon premier livre, *Le Soleil rouge des Pampas*, publié en Argentine quand j'avais dix-sept ans.

— Ce n'est pas possible! Non, ne me faites pas ça! C'est le seul livre abominable que j'ai publié! J'étais si jeune!

— Votre modestie est celle d'un génie, mon cher Copi. Que vous le vouliez ou non, ce petit livre contient en germe toutes les bases d'une révolution culturelle et économique.

— Mais à l'époque je plagiais tout le monde! J'écrivais n'importe quoi pour scandaliser la société argentine! J'étais maoïste et surréaliste, existentialiste et anarchiste. Je cherchais simplement à me faire remarquer!

— En brossant une fresque des beautés naturelles de notre pays — en particulier quand vous chantez l'Odyssée des chasseurs de baleines au harpon, obligés de quitter la mer de leurs ancêtres pour aller travailler dans les conserveries anglaises de miettes de baleine — croyez-moi, vous avez devancé l'écologie d'au moins vingt ans, rien qu'à la première page! Tenez, écoutez-moi ça: « Des entrailles de la terre surgira le liquide noir dont la couleur glaciale est aussi celle de l'or. Pétrole! Pétrole! L'indigène, stupéfait, se baigne dans le flot; il ne sait pas encore que le futur lui appartient. » Ce poème anticipe l'exploitation de notre pétrole patagonien, dont l'exploitation, si nous venons au pouvoir, sera réservée aux seuls indigènes.

— Mais vous ne comprenez donc pas que ce sont les naïseries d'un jeune prétentieux qui veut réformer le monde dans un livre de poèmes?

— Beaucoup de grands livres ont été écrits par de jeunes prétentieux, mon ami, et le fait d'être si prétentieux aujourd'hui n'enlève rien à votre prétention d'hier.

— Mais je pensais en intellectuel, pas en homme politique!

— C'est la même chose. A ceci près que l'homme politique réussit parfois à réaliser ses rêves. C'est le plus difficile à assumer, mais c'est l'aventure la plus extraordinaire qui puisse arriver à un homme.

Il avait appuyé sa grosse main sur mon genou;

je sentais le tissu de mon pantalon humide de sa transpiration. Il me regardait droit dans les yeux. Sa façon de rouler les mots fascinait et rassurait, comme quand on écoute la prière d'un mollah ou un blues de La Nouvelle-Orléans.

— Je ne me souviens plus de ce qu'il y a dans ce livre !

— Des ordres informels, que le jeune visionnaire que vous étiez nous donne pour l'avenir.

— Tout ceci me paraît bien ridicule !

J'allai à l'autre bout de la pièce regarder de près la bibliothèque. On y trouvait tout ce que j'avais publié, même dans la plus obscure revue littéraire d'Amérique latine.

— Je connais votre œuvre par cœur et je meurs d'envie de lire votre nouveau manuscrit. J'espère que vos fonctions présidentielles vous laisseront le loisir d'écrire. Nous comptons sur votre imagination, qui sera le moteur de votre action politique.

— *Votre* action politique ? J'ai bien compris que vous n'étiez pas le seul, mais qui sont les autres ? Mon équipe préministérielle et ceux qui restent dans l'ombre, que je ne connaîtrai peut-être jamais ?

— Ne m'interrogez pas comme ça, je ne vous cache ni ne vous cacherai rien. Cette équipe est formée par des hommes de bonne volonté, vivant ou non à l'étranger, désireux de conduire notre pays à un destin lumineux mais empêchés, pour une raison ou une autre, de faire une carrière politique. Ils appartiennent à des horizons différents, de la haute finance au clergé en passant par le sport automobile, mais nous ne comptons parmi nous aucun artiste, vous êtes le seul. Nous avons pensé que vous vous sentiriez plus à l'aise ainsi. Et

pourquoi vouloir multiplier les artistes quand nous avons un génie sous la main ?

— Je ne suis pas un génie, monsieur Sigampa, vous le savez aussi bien que moi ! (Je jetai par terre plusieurs de mes livres.) Vous auriez aussi bien pu prendre à ma place n'importe quel intellectuel, tous ont assez d'imagination pour sauver le monde !

Il laissa passer un moment avant de remettre les volumes à leur place sur les rayons.

— Votre imagination m'a déjà sauvé la vie une fois, dit-il d'une voix grave. Vous n'ignorez pas qu'à la suite d'un accident de cheval j'ai passé de nombreuses années paralysé, j'avais perdu le goût de la vie. Jusqu'au jour où un cousin m'a fait cadeau d'un de vos recueils.

Il ouvrit un volume et caressa les pages.

— Si vous me voyez aujourd'hui debout, c'est grâce à ce petit livre. (Il lut d'une voix tremblante.) « Ô toi, obscurité, lève ton voile et ô toi, le gisant, lève-toi à la lumière de l'aube pour aller cueillir les fruits de l'imagination ! »

— Ainsi, c'est de là que vous vient l'idée que l'imagination fait des petits ?

— Exactement, coupa-t-il d'une voix sèche, remettant le volume à sa place.

Je compris qu'il se sentait gêné d'avoir donné libre cours à son émotion en ma présence. Il détourna lui-même la conversation.

— Je pensais vous voir en compagnie de Maria Abelarda.

— Je l'ai laissée à la maison, je passerai la chercher tout à l'heure pour le dîner.

— Lui avez-vous parlé de notre projet ?

— Non, je ne veux pas qu'elle me prenne pour un fou ! Écoutez, Nicanor, je suis très touché par

l'admiration que vous portez à mon œuvre, mais... mais je ne crois pas pouvoir accepter votre proposition !

— Vous serez plus d'une fois en proie au doute, Copi. C'est le propre du créateur. Mais nous avons assez parlé ce soir. Je vous libère pour aller dîner avec María Abelarda. Donnons-nous rendez-vous ici demain pour déjeuner, je voudrais vous présenter quelques-uns de mes amis ; mais n'oubliez pas d'amener votre femme. Je vous ferai prendre à midi chez vous. A mon avis, vous devriez en parler avec María Abelarda, elle aura peut-être des idées.

— Des idées ? Il ne s'agit pas d'ouvrir une boutique de mode !

— Je vois que vous avez déjà des principes pour l'orientation de votre mouvement ! me dit-il avec un grand sourire.

Rosalyn et Ariel Sigampa n'étaient plus à la place qu'ils occupaient tout à l'heure. Un domestique qui m'attendait à l'entrée me tendit une enveloppe. C'était un chèque d'un million de francs, signé par Rosalyn Faulkner de Sigampa. Je le lui rendis et je sortis dans la nuit glaciale.

6

Après avoir diné dans un restaurant chinois, María Abelarda voulut que je l'emmené dans une boîte de nuit rue Monsieur-le-Prince, une boîte assez sombre pour que ses cicatrices de lifting passent inaperçues. Nous nous assimes dans un coin derrière une plante verte.

— Je ne connaissais pas cette boîte, dis-je.

— Pourtant, elle est connue dans le monde entier !

Je remarquai que c'était un établissement argentin car il s'appelait Tango Bravo. Caché dans un coin, un vieux musicien faisait vibrer son éternel bandonéon. Nous n'avions pas dansé le tango depuis vingt ans et nous avions oublié presque tous les pas. Un autre couple dansait en même temps que nous ; dans la pénombre je reconnus Miguelito Pérez Perkins et Raoula, la fille de Borges. Décidément, les Argentins se retrouvaient toujours aux mêmes endroits. Nous étions assis à la table voisine quoique séparés par une plante ; la musique couvrait notre conversation. Nous buvions du champagne argentin, cette fois-ci avec bulles. Je ressentis le besoin impérieux de tout lui raconter. Elle m'écouta attentivement puis elle me caressa la main, enfin elle soupira.

— Président de l'Argentine ? Je suis frère de toi !

— A vrai dire je n'ai pas fait grand-chose, j'ai été plutôt l'objet d'une série de hasards.

— Ce n'est pas par hasard si tu as écrit ces

beaux poèmes à l'âge de dix-sept ans. Souviens-toi que la presse argentine t'avait salué comme un nouveau Rimbaud. Je t'ai toujours dit que tu étais un génie !

— Tu me disais ça quand j'avais dix-sept ans. A présent nous en avons le double et je ne suis perdue.

— Et tu vas faire marche arrière maintenant, alors que tu as travaillé toute ta vie pour le faire connaître ? Tiens-toi droit, un président de la République se tient toujours droit ! Il faut que tu te cramponnes et t'y tiennes jusqu'au bout !

— Quel bout ? Cette histoire n'a pas de bout.

— Mais si, c'est avant tout une histoire de fric ! C'est l'opportunité de ta vie ! Tu peux devenir milliardaire, ensuite tu laisses tomber !

— Non, je ne peux pas faire ça. Si j'accepte, c'est pour y dédier ma vie. Mais pas pour de l'argent, ça rendrait le tout dérisoire. Ce sera ma force face à eux !

— Et tu comptes sur moi pour devenir une sorte de Mme Gandhi argentine ? Pour qui me prends-tu ?

— Je ne te demande pas de rester avec moi toute ta vie, je te demande de jouer la comédie pour que je puisse accéder à la présidence, ensuite tu feras ce que tu voudras.

— Tout ça coûte très cher ! J'en parlerai à Nicenor ! dit-elle.

Depuis notre enfance, mes conversations avec María Abelarda avaient toujours tourné en discussions d'argent. Ce côté cupide m'avait de tout temps dégoûté chez elle ; quand elle parlait d'argent, ses narines haletaient et sa bouche se tordait comme celle d'un singe.

— Et si tu veux te faire une idée de mes prix,

sache que ça va tourner autour du milliard de dollars !

Je la giflai ; sa flûte alla s'écraser sur la piste. Elle resta interloquée. C'était la première fois que je la giflais en public. Miguelito Pérez Perkins, qui avait vu la scène de loin, s'approcha pour parler à María Abelarda : « Baila usted ? » Ils s'éloignèrent en tanguant sur la piste. La fille de Borges me regardait avec réprobation derrière la plante verte ; je lui tirai la langue.

— Vous êtes la honte des Argentins de Paris ! cria-t-elle à travers la plante.

Je n'arrivais pas à croire qu'une femme aussi sotté puisse être la fille de Borges. Il était un peu plus de minuit et la boîte se remplissait. Le vieux bandonéoniste fut remplacé par un vieux guitariste et une chanteuse encore plus vieille ; c'était le célèbre couple « Los Inmortales » : la veuve d'un compositeur de renom et son fils, Hortensia et Jacinto Gusapo, que je croyais morts depuis longtemps. Le tango, redevenu à la mode dans le monde entier grâce à la nouvelle démocratie mais déjà presque oublié en Argentine, faisait appel à ses anciens combattants pour les envoyer comme ambassadeurs à l'étranger. María Abelarda regagna notre table et Miguelito la sienne.

— Miguelito Pérez Perkins savait déjà que tu es le prochain candidat à la présidence !

— C'est impossible ! Comment pourrait-il le savoir ?

— Ton père le raconte à qui veut l'entendre. Il est en train de négocier les postes clés de ton gouvernement !

— Mais comment le sait-il ?

— Il a dû te voir avec Sigampa et il en a déduit le reste.

— Mais c'est absurde!

— Il n'y a rien d'absurde, si tu y penses bien. Avec ta pose d'artiste incompris, tu as l'air d'une vraie poire; on te donnerait le Bon Dieu sans confession. Moi-même, si je ne te connaissais pas, je voterais pour toi. Nicanor a eu beaucoup de flair, tu es le président idéal!

Hortensia Gusapo prenait la parole au micro.
— C'est mon anniversaire, déclara-t-elle.

On entendit quelques applaudissements forcés.
— Je veux dédier cette soirée à l'Internationale Argentine!

Le public lui fit une ovation. Miguelito Pérez Perkins s'approcha de notre table.

— Je suis tellement gêné, dit-il, de vous avoir indisposé à mon égard.

— Oh! ce n'est rien, dis-je condescendant, entre ex-élèves du Colegio...

Il me serra la main, content comme un enfant.
— Est-ce que je peux me permettre d'inviter ma fiancée, Raoula, à votre table?

— Nous serions ravis, fus-je obligé de dire.
Miguelito alla chercher Raoula. Elle daigna me

toucher la main du bout des doigts et commanda un cocktail au champagne et au citron vert.

— Raoula et moi, dit Miguelito, nous allons passer notre lune de miel en Grèce. Vous connaissez la Grèce?

— J'adore! dit María Abelarda.

Ils se lancèrent dans une conversation sur les îles grecques. Je concentrai mon attention sur Hortensia Gusapo. Elle chantait « Volver », ce vieux tango qui raconte l'histoire d'un exilé revenant au pays vingt ans après et ne retrouvant plus rien de ses souvenirs de jeunesse. Où étaient donc passés mes souvenirs de jeunesse? Ils existaient,

certes, mais éparpillés de par le monde, tels les morceaux d'un puzzle tombés sur le plancher. Mes parents vivaient à Paris, María Abelarda à New York, mes sœurs au Mexique, de mes amis de jeunesse quelques-uns étaient en Californie, d'autres en Italie, deux même au Japon... et ils n'arrêtaient pas de bouger. Ceux qui étaient restés à Buenos Aires, en revanche, m'étaient beaucoup moins familiers. Je les voyais de temps en temps lors de leurs brefs séjours à Paris, mariés à des femmes dominatrices, gros, chauves, éternels toutous de leurs duègnes dans les escaliers mécaniques des aéroports et des grands magasins, parlant avec une voix flûtée du cours du dollar, ignorant tout du régime militaire et des atrocités qui ensanglantaient le pays. Et à l'étranger, formant le gros des troupes que Nicanor Sigampa désignait comme l'Internationale Argentine, il y avait nous, ceux qui avaient fui non pas la dictature militaire mais tout ce qui la rendait possible dans la société argentine: l'hypocrisie catholique, la corruption administrative, le machisme, la phobie homosexuelle, la censure partout et de tout ordre... Mais je suppose que ces catégories appartiennent au passé; il n'y a plus d'un côté les rats qui ont quitté le navire et de l'autre les moutons qui ont subi la colère du capitaine, nous sommes tous pour la première fois un peu égaux. « Volver con la frente marchita, las nieves del tiempo platearon mi sien¹ », chantait Hortensia Gusapo. Nous revenions tous avec le front fané, même ceux qui avaient voilé littéralement notre jeunesse. Nous étions tous de vieux enfants cherchant à réinventer l'Argentine. Tour-

1. « Revenir avec le front fané, les neiges du temps ont argenté mes temps. »

→ 74
→ 75
→ 76
→ 77
→ 78
→ 79
→ 80
→ 81
→ 82
→ 83
→ 84
→ 85
→ 86
→ 87
→ 88
→ 89
→ 90
→ 91
→ 92
→ 93
→ 94
→ 95
→ 96
→ 97
→ 98
→ 99
→ 100

nant décidément le dos à la jeunesse. Je me dis que, dans mon cabinet ministériel, je devais inclure absolument quelques jeunes. Je nommerai ministre de la Culture un garçon de quinze ans ou mieux encore une belle fille. Mais je ne serai jamais président de rien et encore moins de l'Argentine. Je ne servais qu'à rêvasser et à mettre quelque passion dans mes écrits, mais je n'avais aucune idée pratique. D'ailleurs ça me faisait peur. Et dans le meilleur des cas, si tout allait bien, mais vraiment bien, je m'ennuierais comme un bon pape.

— A quoi pensez-vous ? m'interruptit Raoula Borges.

— Je pense au destin. Vous y croyez ? Si vous êtes la fille de Borges, vous devriez y croire.

Elle me regarda du coin de l'œil, méfiante.

— Vous êtes misogyne, je l'ai compris au premier coup d'œil. Votre mère me l'a confirmé. Je vous ai vu gifler María Abelarda !

— Nous sommes divorcés, mais elle aime ça.

— J'ai entendu dire que vous seriez candidat lors des prochaines élections. Si c'est le cas, je fonderai un parti féministe pour m'opposer à votre candidature ! Et croyez-moi, j'ai de nombreux appuis ! Ce n'est pas d'un intellectuel comme vous dont le pays a besoin mais d'une femme honnête et efficace, si possible fille d'intellectuel !

— Je vois que vous avez bien calculé votre coup. Je vous souhaite beaucoup de chance, je serais très content de vous voir présidente à ma place. Mais je crains que nous ne soyons pas les seuls candidats.

María Abelarda et Miguélito parlaient de la possibilité de louer une voiture en Grèce.

— C'est très beau, disait María Abelarda, mais

76

les plages sont minuscules, rien à voir avec nos plages d'Amérique du Sud.

Quelques couples dansaient le tango. « Sentir que es un soplo la vida, que veinte años no es nada !... » Moi aussi j'étais un personnage de tango et peut-être l'un des plus typiques, celui qui, tout en restant « ancré dans Paris », vit avec le cœur à Buenos Aires. Je quittai la table pour inviter à danser une jeune fille blonde qui se tenait indécise à côté du bar. Elle accepta, comme dans le tango. Elle dansait assez bien quoiqu'elle eût, ô surprise, les jambes exceptionnellement courtes. Je me laissai conduire avec grâce.

— Vous êtes seule ?

— J'ai rendez-vous avec mon metteur en scène argentin, il est en retard.

— Vous êtes comédienne ?

— Ça ne se voit pas ?

Ces femmes argentines, toujours sur la défensive.

— En quoi ça se verrait ?

Le tango touchait à sa fin ; j'essayai de la retenir mais son metteur en scène arrivait. Je regagnai ma table, où on continuait à parler de la Grèce.

Je me demandais ce que je faisais là. Depuis ma première conversation avec Nicanor je me sentais étranger aux situations dans lesquelles je me trouvais ; les autres s'en rendaient bien compte puisqu'ils me traitaient avec une hostilité à peine déguisée. Qu'est-ce que je faisais à cette table en compagnie de ce couple d'imbéciles ? Et María Abelarda, la seule femme que j'avais aimée, que je n'arrivais plus à supporter tant sa métamorphose en matrone m'indisposait ? Je voyais certainement

1. « Sentir que la vie est un souffle, que vingt ans ne sont rien... »

77

→ y a une 7. de tango.
Borges
pas de tango.

en elle ma propre quarantaine bien sonnée et mon propre désarroi dans l'existence. Je ne pouvais plus supporter personne et personne ne pouvait plus me supporter. Je m'imaginai la présidence de la République comme la seule échappatoire à ma solitude. Je saurai au moins que je n'aurai plus besoin de personne, que personne ne m'aimera ni m'estimera pour moi-même et que je deviendrai un étranger pour moi comme pour les autres. A vrai dire, j'étais plus tenté par le côté dramatique du pouvoir que par son côté réjouissant ; je ferais sans doute un triste président.

Un garçon déguisé en gauchon m'apporta un billet ourlé d'or : « J'ai besoin de vous voir de toute urgence. Nicanor. » Je quittai la table sans prévenir et laissai au vestiaire un mot à l'intention de Maria Abelarda, lui demandant de rentrer sans moi. La limousine de Nicanor m'attendait. Une fois dans la rue, j'eus l'impression de débarquer pour la première fois sur la terre, tant l'ordre et le calme qui y régnaient me rassurèrent. C'était la dernière fois que je mettais les pieds dans une boîte de nuit, ça me rendait fou.

Nous roulions en silence le long du quai de la Seine et je m'extasiai comme toujours à contempler le pont Alexandre III sous le ciel étoilé. Paris me manquera terriblement, je ne pourrai plus supporter de vivre loin d'ici. Le plus sage serait d'échanger mon poste de président contre celui d'ambassadeur à Paris, mais je doutais fort que Nicanor accepterait. Il commençait à m'agacer, il fallait qu'il perde l'habitude de me convoquer à n'importe quelle heure. D'ailleurs, comment avait-il su que je me trouvais au Tango Bravo ? Il me fai-

sait suivre ! Je me retournai et vis une autre limousine conduite par un autre Paraguayen. J'étais donc suivi en permanence et Dieu sait depuis quand. Il aurait pu mettre la voiture à ma disposition, cela m'aurait évité de prendre des taxis ; je ne manquerais pas de lui en faire la réflexion. J'aurais peut-être dû dire à Maria Abelarda où j'allais, encore que je n'eusse certainement rien à craindre. Et pourtant cette entrevue à deux heures du matin n'avait rien de normal.

Dans l'hôtel particulier, seules brillaient les lumières du bureau de Nicanor. Il était étendu sur un canapé, toujours en manches de chemise. La jambe de son pantalon, déchirée jusqu'à la cuisse, laissait voir un bandage taché de sang sur son mollet. Deux domestiques paraguayens se tenaient à ses côtés.

— On m'a tiré dessus, dit-il assez calmement. Je me laissai tomber sur un tabouret. Un domestique me tendit un verre de whisky que j'avalai cul sec.

— Plusieurs personnes veulent ma peau. Je ne prends pas assez de précautions. Faites attention vous-même, ce soir vous partirez d'ici avec deux gardes du corps.

Il ordonna aux domestiques de nous laisser seuls.

— Vous avez appelé un médecin ?

— C'est ma mère qui m'a extrait la balle à l'aide d'une pince. (Il sourit faiblement.) Elle en a l'habitude, vous savez, ce sont des choses qui arrivent souvent dans la campagne argentine.

— Où est-ce que cela s'est passé ?

— Dans le jardin. Je sors tous les soirs vers minuit promener mes chiens. On m'a tiré dessus du trottoir ; j'ai eu la chance de pouvoir me cacher

derrière une statue de Diane Chasseresse qui a volé en éclats. Ils sont repartis en voiture sans que l'on puisse relever le numéro minéralogique. Alertée par les voisins, la police est venue ; ils ont été reçus par ma mère qui leur a expliqué que nous avions jeté des pétards. L'affaire en est restée là. Mais ce n'est pas pour vous raconter mes malheurs que je vous ai fait venir. Êtes-vous capable de retenir un numéro de dix chiffres ?

— Peut-être, mais je préférerais ne pas essayer. Je n'aime pas du tout cette histoire, Nicanor. Je crois que vous devriez appeler la police et la laisser faire son travail !

— Il n'en est pas question ! Êtes-vous capable, oui ou non, de mémoriser un numéro de dix chiffres ?

— Il correspond au code d'un coffre-fort, je suppose ?

— Oui, et c'est ce coffre-fort que vous voyez à côté de la bibliothèque. S'il m'arrive quelque chose, ma mère gardera le coffre, mais elle ne connaît pas le numéro.

— Et que contient le coffre ?

— Vous y trouverez une feuille avec des instructions.

— Franchement, Nicanor, j'aimerais mieux que vous confiiez cette tâche à quelqu'un d'autre !

— Non, je n'ai confiance en personne. Voici le numéro.

— Ne me le dites pas, je ne veux pas l'entendre !

— Il est très facile.

— Ça ne fait rien, je vais l'oublier

— Vous ne pourrez pas l'oublier. C'est 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.

— Vous n'auriez pas dû me le dire ! Malgré l'état où je vous trouve, je suis très fâché avec vous ! Le

moment est venu de vous le dire : je refuse la candidature à la Présidence !

— Nous en reparlerons demain, à présent je dois me reposer. Et n'oubliez pas que nous avons rendez-vous pour déjeuner !

Je quittai son bureau en claquant la porte. Je m'apprêtai à traverser le living-room quand on m'attrapa par le poignet. C'était Doña Rosalyn, avec son éternelle robe noire jusqu'aux chevilles.

— Tenez ! me dit-elle en me tendant d'une main tremblante une balle de fusil.

Je voulus continuer mon chemin mais elle m'appela.

— Ne partez pas !

Elle resta un moment immobile à me fixer dans les yeux.

— Je vous hais ! lança-t-elle.

Elle sortit de sa manche un petit flacon et en versa le contenu par terre ; elle tapa plusieurs fois de sa bottine sur la flaque. Je continuai mon chemin. Pendant que j'enfilais mon pardessus je l'entendis murmurer une sorte de lamento dont je ne compris pas les paroles, sans doute de la sorcellerie à mon intention.

Je rentrai chez moi, escorté par les deux gardes du corps, l'un assis devant et l'autre à côté de moi. On ne voyait pas leurs armes, cachées probablement sous leur bras. Je voulus allumer une cigarette mais ma main tremblait trop ; un garde du corps s'en chargea à ma place.

Chez moi, on entendait le bruit des conversations depuis la cage de l'escalier. Quand je rentrai, le silence se fit. Dans le salon je retrouvai María Abelarda, Raoula Borges, Miguelito Pérez Perkins et Juan José Pérez Sanchulo, l'ambassadeur d'Argentine.

— Qui sont ces gentlemen ? demanda Maria Abelarda.

— Mes gardes du corps.

— Allez tout de suite à la cuisine ! ordonna-t-elle.

Les gardes du corps s'éclipserent et aussitôt l'ambassadeur se jeta à mes pieds pour m'entourer les jambes de ses bras au point de me faire tomber.

— Merci, mille fois merci, quatre milliards de fois merci !

— Ce soir il a reçu un chèque de quatre milliards de dollars venant de Sigampa, précisa Miguélito.

Nous aidâmes l'ambassadeur, pleurant et riant, à se mettre debout.

— Je suis sauvé ! Le président Alfonsin m'a téléphoné personnellement ! Pour me remercier le Gouvernement argentin me délivre de mon poste d'ambassadeur ! Et c'est à vous que je le dois !

— Pas du tout. Je n'en ai même pas parlé à Sigampa, il a pris la décision tout seul.

— Depuis quarante ans j'attends l'occasion de faire une sortie honorable du corps diplomatique ! A présent je laisse tout tomber, je divorce et je vais vivre au nord de Rio de Janeiro, dans une île déserte, que j'ai achetée en cachette de ma femme ! J'y passerai le restant de mes jours avec mon cher puma ! Et tout ça grâce à vous, mon cher Copi !

Deux coups de feu retentirent dans la cuisine ; nous sursautâmes avant de demeurer figés sur place. Les deux gardes du corps entrèrent dans la pièce. Dès que l'un se mit à parler, ils perdirent leur

côté imposant de gangsters de Chicago pour redevenir deux peones¹ s'adressant à leur capataz².

— Ce n'est rien, patroncico, dit le plus petit, le pistolet encore à la main.

— Comment, rien ? Et pourquoi avez-vous tiré ?

— Un puma était rentré dans votre cuisine, mais on l'a abattu !

Et ils se mirent à rire bêtement.

L'ambassadeur se précipita dans la cuisine et nous à sa suite. Au milieu d'une mare de sang, le puma poussait ses derniers rugissements. Il eut un sursaut, se mit à remuer les quatre pattes, puis s'arc-bouta et resta inerte. L'ambassadeur se jeta sur le corps.

— Petardo, mon amour ! Ne me quitte pas aujourd'hui ! Nous sommes enfin libres !

Le spectacle de ce vieil homme en sanglots, enlacé à son puma, la moustache et la chemise inondées de sang, me bouleversa. La fille de Borges attaqua les gardes du corps à coups de poing, de pied et de griffes. Ils ne firent rien pour se défendre ; plus elle leur tapait dessus, plus ils se courbaient, les mains derrière la nuque.

— Assassins ! vociférait-elle. Je vais publier dans les journaux argentins que les gardes du corps de Sigampa se promènent dans Paris à la recherche de fauves à abattre ! Vous vous croyez dans votre pays, où la vie d'un puma ne vaut rien ?

— Pardon, patroncita, gémissaient les gardes du corps.

Miguélito tentait de remettre l'ambassadeur sur pied. J'attrapai Maria Abelarda par le bras, nous

1. Peon : ouvrier agricole.
2. Capataz : contremaître.

allâmes chercher nos manteaux et quittâmes l'appartement.

— Allons dormir dans un hôtel, je n'en peux plus!

La limousine de Sigampa et son chauffeur étaient devant la porte.

— A l'hôtel George-V, ordonna Maria Abelarda.

— Tu es folle, c'est trop cher, protestai-je.

— Rien n'est trop cher pour toi! Il faut que tu t'habitues à dépenser le maximum d'argent en toute occasion et à tout propos! Et puis tu n'as pas à discuter, c'est moi qui tiens les cordons de la bourse! Si je m'étais occupée de gérer ton argent, tu ne serais pas dans la misère où tu te trouves!

Cette réflexion était de trop mais je pris le parti de me taire. Au George-V, où Maria Abelarda avait ses habitudes pour y avoir séjourné avec ses différents maris, nous primes une suite de trois pièces.

— Notre chambre, ton bureau et mon dressing-room, décida Maria Abelarda.

A l'hôtel, je compris aussitôt que Maria Abelarda était là dans son milieu naturel. Sa robe en satin rose ourlée de vison et son bric-à-brac de colliers en matière plastique et en émeraudes véritables se révélaient, dans le hall de ce grand hôtel, un chef-d'œuvre d'élégance, alors que dans les endroits d'artistes petits-bourgeois où j'avais l'habitude de l'amener elle passait pour un saphin de Noël. Je me plongeai dans une baignoire immense, pleine de mousse mauve, pendant que Maria Abelarda nous faisait monter à souper.

— Ils servent à n'importe quelle heure, dans cet hôtel?

— Tu es vraiment rasta!

Elle s'assit sur le bord de la baignoire et me massa le dos.

— On a tiré sur Sigampa, dis-je, et je lui racontai l'histoire.

Je sorais de mon bain, enfilai l'énorme peignoir en éponge mauve de l'hôtel alors que le serveur arrivait avec notre souper, un consommé et deux côtes de bœuf à la moelle.

— Après notre déjeuner dans ce restaurant chinois, je mourrais de faim! soupira Maria Abelarda, avant de se précipiter sur la viande, comme tous les Argentins.

Puis elle s'intéressa à mon histoire.

— Alors, la vieille Doña Rosalyn t'a donné la balle qu'elle avait extraite de la jambe de Nicanor. Est-ce que tu l'as gardée?

J'allai la chercher dans ma poche.

— Cette balle n'a jamais servi.

— Tu crois que le coup était monté? Que le sang sur le bandage de Nicanor était de l'encre rouge?

— Évidemment!

— Mais pourquoi?

— Je ne sais pas, c'est difficile à savoir. Mais je pense que... non, c'est trop bête.

— Qu'est-ce que tu penses?

— Eh bien, il fait tout ce qu'il peut pour t'épauler. Il joue, il joue pour te séduire, comme les enfants. Tu le fascines.

— C'est plutôt moi qui suis fasciné par lui.

— Tu te trompes. Il est prêt à satisfaire tous tes désirs, même ceux qui t'échappent.

— Tu dois le connaître mieux que moi!

— Je connais les hommes mieux que toi. Il se livre à une danse de séduction à ton intention. Les hommes amoureux agissent comme ça, ils tiennent cela du chimpanzé. Il te couvre de cadeaux, et son cadeau de mariage sera la présidence de la République!

— Tu es folle ! Tu crois qu'il est homosexuel ?

— Vous, les hommes, déclara-t-elle avec mépris, vous n'avez pas besoin d'être homosexuels pour tomber amoureux les uns des autres, en fait vous n'aimez que ça ! Avoue que tu es ravi de faire tourner la tête à un beau Noir comme lui !

— Tu es indécente !

Il était six heures du matin ; nous allâmes nous coucher dans un grand lit mauve. Nous nous embrassâmes comme deux enfants et nous nous endormîmes.

7

A mon réveil María Abelarda avait déjà fait transporter mes affaires de chez moi, y compris mes manuscrits. Elle était habillée d'un sobre tailleur bleu marine et ses cheveux, tirés sur la tête, étaient coiffés en chignon, un peu comme Eva Peron. Seul détail excentrique, des lunettes noires bordées de diamants cachaient ses traces de lifting, aujourd'hui pourtant presque effacées. Elle me mit sous les yeux une topaze qui avait la forme de ces petites bouteilles de whiskey qu'on vous sert dans les avions.

— Regarde la bague que tu m'as achetée ce matin, mon chéri !

— Tu es folle, combien ça t'a coûté ?

— Je l'ai mise sur ton compte à la réception. C'est Nicanor qui règle. A propos, je l'ai appelé ce matin pour m'informer de son état de santé ; il va on ne peut mieux, il se promenait dans le jardin en compagnie de sa mère, ses filles et ses chiens, et il l'embrasse.

Je me levai pour prendre le petit déjeuner dans un service à thé en argent digne d'un président de la République.

— Tu savais qu'il avait trois filles ?

— Bien sûr, je connaissais sa femme.

María Abelarda connaissait tout le monde.

— Elle appartenait à l'aristocratie noire de Philadelphie, à la famille de Doña Rosalyn. C'était une fille très bien élevée et très soignée. Elle a dis-

paru du jour au lendemain ; on m'a dit qu'elle était morte lors d'un accident de chasse sur leur estancia.

— Dans cette famille, ils ont l'habitude des coups de feu, il me semble.

— C'est vrai. Même le vieux Don Ariel, dont ils gardent le corps embaumé, est mort par une arme à feu. Il s'est suicidé sans raison.

— On le comprend, marié à Doña Rosalyn ! Le téléphone sonnait.

— C'est ton père.

— Papa ! Comment savais-tu que je me trouvais au George-V ?

— Je connais tous les concierges des grands hôtels, dit mon père en riant. Je sous-loue les chambres du consulat aux étrangers qui veulent échapper pour quelques heures à leur femme légitime !

— Papa, on m'avait dit que tu louais les étages de ton consulat à un sex center pour diplomates, mais je n'avais pas voulu le croire ! Tu sais que tu risques la prison ?

— Sornettes ! Dans ma vie, j'ai fait bien pis et je n'ai jamais été en prison, sauf pour des raisons politiques ! Je sais très bien me débrouiller, moi ; je ne suis pas un imbécile comme toi qui se laisse embobiner par le premier Noir déguisé en prince de Galles qui lui promet la présidence de la République !

— Tu ne vas pas me convaincre avec tes propos racistes, papa !

— Est-ce que tu sais au moins qui le finance ?

— Il est l'un des hommes les plus riches du monde, il n'a pas besoin de financier !

— C'est faux ! Son père s'est suicidé dans la misère, ruiné par les militaires. Il y a trois ans,

Nicanor Sigampa traînait dans les consulats pour s'employer comme valet de chambre, c'est comme ça que je l'ai connu !

— Tu racontes n'importe quoi, papa.

— Tu peux demander à ta mère, tu sais qu'elle ne ment jamais !

— Alors d'où vient sa fortune ?

— Des Russes !

— Ce n'est pas possible ! Si tu me disais des Américains, je pourrais le croire, mais des Russes !

— Et tu crois les Américains assez fous pour financer un pouvoir noir en Amérique latine ? Je te dis que c'est les Russes ! Il rencontre une fois par semaine l'ambassadeur soviétique dans une allée du Bois de Boulogne où ils se rendent tous les deux à cheval. Ils restent à parler parfois pendant deux heures d'affilée ; ils échangent souvent des papiers et même des valises. Et crois-moi, je suis le seul à le savoir. Même le Quai d'Orsay et le FBI n'ont pas eu vent de l'affaire !

— Et de qui le tiens-tu, ce tuyau ?

— D'un travesti qui travaille dans une allée transversale du Bois de Boulogne ; c'est le fils de nos concierges brésiliens.

— Et tu penses que je vais faire confiance à un travesti du Bois de Boulogne ?

— Tu pourrais me faire confiance à moi pour une fois dans ta vie, tête de mule ! Tu es tombé sur l'affaire du siècle parce que tu es un crétin, et tu risques de provoquer une guerre mondiale parce que tu es un crétin ! A présent écoute bien ce que je vais te dire : ne cède pas sur les armements ! La première chose qu'ils voudront faire, c'est installer en Argentine les armes atomiques qu'on leur interdit d'installer en Europe, et ça les Américains ne vont jamais le tolérer ! Souviens-toi de Cuba !

— Papa, nous n'en sommes pas là !
Je levai les yeux et je vis ma mère, entrée dans
notre suite sans s'annoncer.

— C'est ton père ? (Elle me prit le combiné.)
Allô, mon chéri, je t'ai dit de ne pas passer ta jour-
née au téléphone quand tu as la réception de ce
soir à mettre sur pied ! Est-ce que tu as obtenu
l'argenterie de l'ambassade de Colombie, une
ménagère qu'ils avaient louée à l'ambassade du
Chili ? Et s'il te plaît, veille à ce qu'on ne grille pas
les vaches sous les fenêtres de mon appartement
comme la dernière fois ! Je ne veux pas rentrer à
cinq heures pour trouver tout le personnel ivre
mort !

Elle raccrocha pour enchaîner avec moi.

— Je me suis habillée avec le même tailleur que
je portais le jour de ton baptême. Joyeux anniver-
saire, mon chéri ! Regarde ce que je me suis acheté
dans le hall de l'hôtel en ton honneur !

Elle portait la même bague surmontée d'une
topaze que María Abelarda m'avait montrée tout à
l'heure. Elles s'étaient achetées deux bagues identi-
ques, et cela avec mon argent. Je n'avais jamais
réalisé à quel point ma mère et María Abelarda se
ressemblaient, ressemblance accentuée par l'âge.
Elles eurent une façon identique de se mettre en
colère.

— Ce joaillier m'a juré que cette topaze était
unique !

— A moi aussi ! Et combien vous l'avez payée ?

— Un million de francs !

— Moi, le double !

Elles me quittèrent pour faire un scandale en
duo au joaillier de l'hôtel et se faire rembourser
les topazes, dont elles garderaient certainement le
montant pour elles.

Sous la douche je me demandais ce qu'il y avait
de vrai dans les informations extra-diplomatiques
de mon père. Mon père était un vieux renard de la
politique plus ou moins retiré dans un consulat
ficif mais rêvant toujours, comme tous les Argen-
tins vraiment patriotes, d'accéder à la présidence
de la République. Et le choix du hasard était
tombé sur moi. Ce fait que je jugeais à tort négli-
geable dans nos rapports avait aiguisé la compéti-
tivité qu'il a toujours manifestée à mon égard, et
que ma mère a entretenue au fil des années. Il
s'attendait probablement à ce que je l'appelle à
mon secours ou que, tout au moins, je lui offre un
poste de conseiller dans mon cabinet ; de là sa
colère de ce matin. Mais s'il avait raison, s'il y
avait vraiment les Russes ? La récente démocratie
en Argentine ouvrirait d'autres possibilités de main-
mise sur le pays que celles dont on a l'habitude
avec les dictatures. Un président militaire s'achète
à n'importe quelle occasion, alors qu'un président
civil s'achète forcément très à l'avance et de pre-
mière main. Lors de la réception de ce soir, il fau-
drait que j'aie une conversation sérieuse avec mon
père ; je ne voulais pas qu'il s'imagine qu'il allait
jouer le moindre rôle politique dans mon gouver-
nement ni tirer aucun profit de ma nouvelle situa-
tion. Il fallait que les membres de ma famille
s'efforcent de garder les mains propres ; un
scandale de cette sorte pourrait ternir dangereuse-
ment ma respectabilité, et l'histoire récente argen-
tine nous en fournit plusieurs exemples.

Quand je quittai la salle de bains, ma mère et
María Abelarda buvaient gaiement des dry mar-
tini en compagnie de Miguelito Pérez Perkins.

— Ton attaché diplomatique est charmant, me
dit ma mère.

— Quel attaché diplomatique ?

— C'est moi, dit Miguelito en bégayant. J'ai reçu personnellement par téléphone l'ordre du président Alfonsín de ne pas vous quitter d'une semelle, je veux dire de me mettre à votre disposition jour et nuit.

— Il n'en est pas question ! Vous direz au Président que je n'accepte aucun espion à mes côtés et que je suis très capable de me défendre tout seul !

— J'en doute, vous n'êtes même pas armé !

— Armé ? Parce que vous, vous êtes armé ?

Il sortit de sa poche un petit pistolet blanc nacré.

— Un pistolet de femme ! Vous êtes ridicule !

— C'est le pistolet de Raoula.

— Donnez-moi ça, dit Maria Abelarda en s'emparant de l'arme qu'elle introduisit rapidement dans son sac, ça peut toujours être utile.

Miguelito murmura quelques protestations.

— Et vous direz au président Allonsín, ajoutai-je, que, s'il me croit capable de trahir les intérêts de mon pays, ce n'est pas la peine que je le mette au courant de quoi que ce soit ! Si vous me foutez la paix, je vous promets de vous faire un rapport quotidien sur mes conversations avec Sigampa, puisque je n'ai rien à cacher à personne ! Mais à condition de ne plus vous voir traîner dans mes pattes, espèce de Jésusite !

— Allons, mon chérubin, calme-toi, protesta ma mère.

— Et vous direz aussi à votre Président que si, un jour, je me mesure à lui, ce ne sera pas au travers d'intermédiaires fantoches de votre espèce, mais devant les urnes ! Et à présent vous pouvez disposer !

— Tu es sévère avec ce jeune homme qui ne

cherche qu'à te protéger, dit ma mère avec autorité. Mon cher Miguelito, n'écoutez pas mon fils, la politique lui est montée à la tête ! J'adore votre mèche et votre moustache, vous faites tellement argentin... Je vous promets d'ouvrir le bal avec vous lors de ma réception de ce soir. Je suis sûre que vous êtes un danseur de tango exceptionnel, on le voit à vos yeux de velours.

Ma mère caressa la mèche de Miguelito ; il se laissa tomber au fond d'un fauteuil, comme à son habitude.

— Mais je perdrai mon poste d'attaché culturel !

— Vous n'avez qu'à dire que vous me suivez toujours !

— Ils sauront que c'est faux, je suis moi-même suivi !

Maria Abelarda intervint en sa faveur.

— Gardons-le avec nous, il peut toujours être utile.

— Oh ! merci, mille fois merci, dit Miguelito qui avait les larmes aux yeux.

La facilité avec laquelle cet homme — qui avait mon âge, était de surcroît mon ex-camarade d'école — se mettait à trembler devant mes bravades me choqua, comme hier les larmes de l'ambassadeur. Il fallait que je maîtrise mes sautes d'humeur en public. Dans la position privilégiée que me conférerait ma nouvelle position ces mouvements d'humeur seraient interprétés à coup sûr par la presse argentine — qui est contrôlée par les psychanalystes — comme les crises de paranoïa d'un directeur fou. J'essayai donc d'être aimable avec ce pauvre Miguelito.

— Comment va notre cher ambassadeur depuis la disparition de son cher puma ?

— Il a disparu lui-même ! dit Miguelito en

s'effondrant en sanglots. Pendant la nuit il est rentré dans le congélateur de l'ambassade et a refermé la porte derrière lui. On l'a trouvé parmi les quartiers de bœuf (la nourriture du puma pour un mois), le crâne enfoncé dans une tête de vache, ce qui lui donnait l'air de porter un masque de théâtre.

— Quelle horreur! nous écriâmes-nous en chœur.

— Les autorités argentines n'ont pas compris son geste, surtout le jour où il venait d'obtenir quatre milliards de dollars pour l'État. Aussi me demandent-ils de vous surveiller de près: ils ne croient pas à la thèse du suicide. Et moi-même je n'y croirais pas non plus s'il n'avait laissé une lettre écrite de sa main à votre intention. L'ambassadeur l'avait gardée avec lui dans le congélateur. Les autorités françaises qui ont procédé aux analyses m'ont permis de vous la remettre. Vous devez garder cette lettre ou la donner à votre avocat, car c'est une pièce à conviction.

Il me tendit entre deux doigts tremblants un bout de Kleenex bleu ciel trempé sur lequel il y avait quelques phrases griffonnées, la plupart des mots étant inintelligibles. Mais je reconstruisis sans difficulté une strophe d'une de mes odes anciennes, *L'Aurore boréale à l'Ere glaciale*:

*La blancheur immaculée de la froide banquise
se tremousse un instant puis se casse;
œuf planétaire et unique, la mer congelée
laisse passer un être à la surface.
Cet être découvre l'air et la lumière du jour.
La liberté est née. Et c'était ton ancêtre,
l'Ambassadeur des Glaces.*

Je ne comprenais pas en quoi ce poème exécrationnel cachait le moindre message, hormis le vague rapport entre le congélateur et la banquise; à moins que l'ambassadeur ne s'identifiât à l'ambassadeur des glaces, notion au demeurant très vague. Le fait qu'un poème inoffensif de moi soit pour quelque chose dans le suicide de ce vieil homme me bouleversa. Je n'avais jamais imaginé que mon œuvre puisse exercer un tel pouvoir, et sur de telles personnes. Le gros de mon public ayant toujours été formé, avouons-le, de quelque deux mille institutrices éclairées d'Amérique latine et du même nombre d'intellectuels français mal informés, mais jamais d'hommes d'action ou d'hommes politiques imperméables, en général, à ce genre de littérature, qu'ils jugent décadente. Ou alors je me trompais. Et si l'intérêt que porte le poète aux aspirations humaines les plus profondes (enfin ce qu'on appelle l'inspiration de l'artiste) était bel et bien le phare qui guide les hommes de bonne volonté depuis la nuit des temps? Mais qui aurait pu mesurer le danger d'un message si confus? Et alors pourquoi ces vers ont-ils été les derniers mots d'un suicide, quand je croyais y avoir imprimé un message de vie? Il fallait sans tarder que je rédige un manuel pour rendre publique la bonne interprétation de mes principaux textes disponibles, sinon je me verrais accusé des pires crimes, depuis le suicide de particuliers jusqu'à l'assassinat massif de colons anglais dans le Sud argentin. C'était devenu urgent, plus urgent que le manifeste.

— Nous vous quittons pour aller prendre le lunch chez les Sigampa, belle-maman, dit Maria Abelarda en l'embrassant à l'argentine, sur une seule joue.

— Et moi je cours chez ma voyante, je suis déjà en retard. J'ai beaucoup de choses à lui demander à ton sujet, mon fils. Il est vrai qu'elle n'avait jamais prédit que tu serais président, mais que tu mourrais de mort violente. Aujourd'hui j'ai assez de preuves pour la convaincre du contraire. Elle m'a juré que j'épouserai un homme plus jeune que moi portant moustache et mèche mais je n'en crois pas un mot. D'autant que ton père est toujours en vie ! Mais vous êtes Miguel Pérez Perkins, le garçon qui va épouser Raoula Borges ?

— Oui, madame.

— Dépêche-toi, maman !

Elle continua de parler dans le couloir et dans l'ascenseur.

— J'ai connu la mère de Raoula. Je ne me serais jamais imaginé qu'elle avait la moindre relation avec Borges, quoique le pauvre étant aveugle... Cette femme adorable et dévouée s'appelait quelque chose comme Rodrigues, probablement Maria Rodrigues, elle était femme de ménage à la Bibliothèque nationale. C'est elle qui montait aux échelles chercher les livres que consultait le vieux Borges pour rédiger ses plagats. J'ai connu la petite Raoula, votre fiancée, sautant à la corde entre les étagères de la bibliothèque, elle avait à peine six ans. C'était une enfant extraordinaire : tout en sautant à la corde, elle était capable de réciter l'alphabet chinois ou le Coran sans se tromper d'une virgule. Elle appelait Borges « Le Divin » mais je pensais qu'elle était la fille du gardien de la bibliothèque.

— Raoula est toujours capable de réciter le Coran et l'alphabet chinois, dit fièrement Miguelito, ainsi que bien d'autres choses qu'elle a apprises depuis.

— Eh bien, mon ami, avec une femme pareille vous n'avez pas besoin de poste de télé !

Quand nous sortîmes de l'ascenseur, je fus aveuglé par plusieurs flashes. Ayant l'habitude des photographes, Maria Abelarda s'accrocha à mon bras et sourit de toutes ses dents. Ma mère fit de même au bras de Miguelito. Arrivés à l'extérieur, nous nous engouffrâmes dans notre limousine, abandonnant ma mère sur la chaussée. Elle resta longtemps à nous envoyer des baisers, mitraillée qu'elle était par les deux éternels photographes de la presse argentine.

Je n'arrivais pas à me débarrasser de l'image de l'ambassadeur coiffé d'une tête de vache dans le congélateur. Une sueur froide me couvrit le front : je me rappelai un de mes sonnets dans lequel un Minotaure est égaré dans un labyrinthe de glace dont les murs se referment sur lui. Et je me dis qu'il était temps d'abandonner la partie.

Après un asado arrosé d'un excellent vin de Mendoza, nous étions toujours à table dans l'immense serre de l'hôtel particulier de Nicanor, au milieu des plantes de la pampa.

Au cours du déjeuner, mes doutes sur Sigampa se dissipèrent un à un, à commencer par son alliance avec les Russes, car l'ambassadeur soviétique était présent en personne. C'était un homme charmant et fort distingué. Il possédait une étouffante voix de basse et nous chanta l'hymne national argentin à l'heure du champagne et du dulce de membrillo. Il fut le premier à me présenter ses condoléances pour la mort de notre ambassadeur, qu'il tenait en grande affection.

— Ce cher ambassadeur ! soupira-t-il. Nous nous retrouvions aux goûters d'animaux domestiques que donne l'ambassadrice de Chine une fois par saison, des goûters très courus par le monde diplomatique. Alors que la plupart des invités venaient avec leurs lévriers ou leurs angoras, notre cher ambassadeur d'Argentine amenait son puma, lequel faisait peur à tout le monde, car il avait dévoré le pékinois de l'ambassadrice !

Il rit longuement de sa voix de basse, au souvenir du cher disparu. Je lui racontai la mort aussi tragique du puma Petardo, survenue la veille dans ma cuisine. Il en fut consterné.

— Et moi qui ai laissé mon ours dans ma voi-

ture... J'espère que les gardes du corps de Sigampanne commettront pas la même erreur qu'hier!

Il m'invita aux randonnées à cheval qu'il effectuait en compagnie de Nicanor tous les dimanches au Bois de Boulogne, l'un pour faire courir ses chiens et l'autre son ours. Maria Abelarda s'empressa d'accepter à ma place.

L'ambassadeur Zivago (cousin de l'autre, paraît-il) nous assura qu'il était de tradition chez les ambassadeurs en poste à Paris (et ceci depuis l'Empire) d'adopter comme animal domestique un spécimen de l'un des animaux les plus représentatifs de leur pays; c'est pour cette raison que lui possédait un ours, notre ambassadeur un puma, celui du Maroc un chameau et celui des États-Unis un buffle. Le plus encombrant, dans des goûters d'animaux, était l'ambassadeur de l'Inde qui venait avec son éléphant et le plus dangereux celui du Brésil, avec son anaconda toujours prêt à dévorer la mascotte d'un pays voisin.

— Quand nous viendrons au pouvoir, m'empresai-je de déclarer, nous remplacerons, dans les traditions diplomatiques argentines, le puma par le cheval, qui est un animal plus noble et plus représentatif de notre pays.

— C'est impossible, coupa Igor Zivago, le cheval appartient à l'ambassadeur de la Perfide Albion, votre ennemie traditionnelle!

L'ambassadrice de l'URSS et Maria Abelarda sympathisèrent immédiatement; elles raffolaient toutes les deux de la nouvelle peinture américaine; elles se donnèrent rendez-vous le lendemain pour écurer les galeries.

Les autres commensaux étaient presque tous des cousins de Nicanor, en majorité africains et américains, mais il y avait aussi des Noirs des pays

de l'Est, et même des cousins germains du Japon. Ils s'étaient réunis à Paris pour les fêtes de fin d'année et leurs femmes en profitaient pour dévaliser la place Vendôme. Issus d'une même tribu africaine, ils avaient fait des fortunes fabuleuses en cinq ou six générations dans les différents pays d'adoption qui les avaient d'abord réduits en esclavage. Ils m'ont dit qu'ils étaient quelque deux cent cinquante chefs de famille dans le monde à appartenir, plus qu'à une famille, à une multinationale. C'est de là que viendraient les fonds pour le financement de ma campagne électorale. Et non des Russes, puisque l'ambassadeur Igor Zivago me confia que les membres du Soviet suprême eux-mêmes avaient l'habitude d'emprunter de l'argent à Sigampana, et qu'ils le remboursaient rarement. La générosité paraissait aller de soi dans cette famille, où tous les membres étaient, paradoxalement, dans la haute finance. Je compris qu'ils occupaient dans leurs pays respectifs des postes très importants, bien que le nom de Sigampana ne parût jamais dans les journaux. Leur influence restait discrète; ils n'accédaient que rarement à un poste public, même dans les pays africains, et pourtant ils séjournaient souvent dans les immenses réserves qui leur appartenaient.

J'eus une conversation très intéressante avec Salâme Sigampana, cousin de Nicanor et président de la Banque Afro-Vaticane. Ami personnel du pape Jean-Paul II, ils avaient passé de longues veillées à imaginer un monde où on ne verrait plus la différence entre les Noirs et les Blancs, tous y seraient mélangés comme au jour de la Création. Pour cela il fallait d'abord catéchiser l'Afrique, entreprise aussi utopique que d'initier un Polonais

estp.

à la Macumba. Il me demanda fort poliment si je serais favorable, une fois élu, à un projet d'émigration massive de Noirs en Argentine. J'en fus enthousiasmé; j'ai toujours pensé que l'Argentine souffrait d'un complexe d'infériorité, face à son voisin le colosse brésilien, du fait de n'avoir pas de racines noires. Notre manque de pittoresque national vient de là, malgré tous nos efforts pour y remédier.

Notre gigantesque pays, de surcroît désertique, ne pourrait que s'enrichir de ces millions d'immigrants africains habitués aux pires conditions de vie et de travail. On pouvait parler qu'en moins d'une génération ils parviendraient à transformer l'aride Patagonie, mètre par mètre, en un Paradis terrestre, comme le serait l'Afrique si elle avait une géographie différente, permettant une autre organisation sociale. Aussi notre pauvre peuple argentin, malmené et vieilli avant l'âge par ces dernières années de dictature militaire et revenu par la force à la triste condition d'immigrant, trouverait dans ce nouveau méprisage un bain de jouvence providentiel.

L'ambassadeur Zivago, enthousiaste lui aussi, nous offrit, au nom de l'URSS, le financement des travaux d'irrigation qui rendraient fertile la Patagonie jusqu'à la Terre de Feu. Fabuleuse tâche qui nécessiterait le concours de l'atome. Plusieurs centrales seraient donc installées à leurs frais.

Wong Sigampa, un vieux Noir aux yeux bridés, oncle de Nicanor et originaire du Tibet, me proposa d'accueillir les quelques centaines de milliers de Pygmées d'Asie Mineure qui descendaient d'une tribu africaine installée là depuis des siècles et qui étaient persécutés à cause de leur religion païenne. Je lui déclarai qu'en Argentine il y avait

de la place pour tous les hommes de bonne volonté. L'Argentine, après tout, est constituée d'une mosaïque de minorités opprimées venues du monde entier, y compris la minorité indigène. Je citai un de mes poèmes les plus connus: « Argentine, orgie de races, tutti frutti planétaire, le soleil te salue ». On me félicita chaleureusement.

L'ambassadeur des États-Unis, un Blanc athlétique aux cheveux poivre et sel, me proposa de nous envoyer les Noirs d'Amérique du Nord, mais Nicanor, fort diplomatiquement, refusa, prétextant que l'Amérique du Nord était aussi américaine que l'Amérique du Sud, et que la période de méprisage étant résolue, ils n'avaient qu'à se débrouiller tout seuls.

Je suggérai un mouvement de migration perpétuelle autour de la planète (c'était là le leitmotiv d'une de mes odes les plus réussies), qui abattrait la notion de frontières et de races entre les hommes. La conversation se perdit en propos confus, et Nicanor me prit le bras pour m'éloigner du groupe. Il gardait de l'accident de la veille une légère claudication à la jambe droite et marchait avec une canne en ébène, maniée élégamment.

— Ma famille est ravie d'avoir fait votre connaissance. Ils m'ont félicité chaleureusement. Cela va nous permettre une plus large possibilité de manœuvre durant votre campagne électorale, notamment pour le budget publicitaire.

Il me présenta à une charmante jeune fille habillée en boubou blanc qui venait à notre rencontre. C'était elle qui devait s'occuper de ma publicité. Cousine, elle aussi, de Nicanor, elle s'appelait Wallis Sigampa et dirigeait une agence de publicité à Milan.

— Je vais faire fabriquer une série de manne-

Handwritten notes:
Wong Sigampa
Wong Sigampa
Wong Sigampa

quins de votre taille reproduisant vos traits, avec différents costumes qu'on pourra changer, du gaucho au punk, en passant par l'uniforme et la soutane. Nous distribuerons une effigie par famille pour que tout le monde s'habitue à vous voir tous jours dans un coin de la maison avec la tenue adaptée à la circonstance. Avant même les élections, on se sera fait, dans chaque foyer argentin, à votre présence comme à celle d'un membre de la famille.

Bien que l'idée de me retrouver en mannequin dans chaque foyer argentin annonçât plus de coups de pied que de salutations déférentes, je la félicitai de son initiative.

Un serviteur paraguayen vint m'appeler au téléphone ; je passai dans une pièce voisine par une porte vitrée. Je pris le récepteur. C'était mon père.

— Sais-tu qui a tué l'ambassadeur d'Argentine ?

Mon père trouvait toujours le moyen de me faire sortir de mes gonds.

— On ne l'a pas tué, il s'est suicidé car il a laissé un mot à mon intention !

— Un vieux poème recopié Dieu sait quand, est-ce une preuve ? Et si oui, c'est une preuve contre toi !

— Ne dis pas de bêtises, papa ! De toute façon j'ai un alibi parfait, je n'ai pas quitté de la nuit ma chambre au George-V.

— Pas si parfait, selon moi ! Mais je sais que tu n'es pas l'assassin, tu es trop lâche pour cela ! Le crime a été commis pour qu'on t'accuse, toi ! Pendant que les polices française et argentine travaillent de concert à te mettre un meurtre sur le dos, tu fais le pire avec les Sigampana dans une réunion mondaine !

— Mais qui pourrait m'en vouloir à ce point ?

— Regarde autour de toi ! C'est certainement quelqu'un qui te connaît bien !

Derrière la porte vitrée, Miguelito Pérez Perkins bavardait avec Raoula Borges ; j'eus l'impression qu'ils parlaient de moi car ils n'arrêtaient pas de me viser du coin de l'œil. Et si c'était eux les assassins de l'ambassadeur ? Mais comment ce couple d'idiots aurait-il pu imaginer une mise en scène aussi macabre, et seulement pour me faire condamner à leur place ? Cela ne tenait pas debout. Je pris congé de mon père et décidai d'en parler à Nicamor qui venait d'entrer dans la pièce, mais il prit les devants.

— Je suis très contrarié par le comportement de ma mère depuis ce matin. Elle s'est enfermée dans la cave où elle se livre à un de ces tours de sorcellerie de paysanne argentine. Elle a toujours pratiqué la sorcellerie, comme toutes les vieilles femmes de la campagne, avec le bonheur que vous imaginez, enfin cela l'amuse. Mais aujourd'hui c'est plus grave. On l'entend psalmodier ses incantations depuis l'aube et elle a déjà sacrifié trois coqs noirs. J'en suis d'autant plus gêné qu'elle ne veut même pas sortir de la cave pour embrasser les parents qui sont venus nous rendre visite.

Je me dis que Doña Rosalyn était très bien là où elle se trouvait, mais je fis semblant de me soucier de sa santé dans cette cave humide.

Sur la terrasse voisine, l'animation ne faiblissait pas. Je découvris avec stupéfaction que tous ces gens fumaient de l'opium. Les serviteurs distribuèrent les pipes en bambou et des matés bien sucrés. Une petite fille, peut-être celle de Nicamor, chantait debout sur une chaise « Silent Night, Holy Night... » María Abelarda bavardait, suspen-

due au bras de Salâme Sigampa, son ami de la Banque Afro-Vaticane.

Raoula Borges et Miguelito Pérez Perkins entrèrent dans la pièce où nous nous trouvions. Nicapor en parut fort contrarié.

— J'espère que vous ne venez plus me casser les pieds avec votre proposition ! Je vous ai dit qu'elle ne m'intéresse pas du tout !

Les deux autres se retirèrent sans prononcer un mot ; je demandai une explication à Nicapor.

— Comment se fait-il que cette espèce de crétin soit votre secrétaire !

— Mon secrétaire, m'écriai-je, n'est qu'un espion que le Gouvernement argentin m'a collé aux fesses !

— Eh bien, mon cher Copi, ce monsieur est votre pire ennemi ! Savez-vous qu'il est poète ?

— Plus ou moins.

— Ses vers sont du caca, prétentieux et riquiqui. Eh bien, figurez-vous que ce monsieur a osé présenter sa candidature à la Présidence, prétendant que son œuvre est plus imaginative, plus moderne et plus humaine que la vôtre !

— Cela ne m'étonne pas !

Et je lui fis part de ma conversation téléphoniqued'avec mon père, lui signalant que Miguelito avait été le dernier à voir l'ambassadeur en vie, puisqu'il l'avait accompagné à l'ambassade, laissant le corps du puma dans ma cuisine. Et puis l'ambassadeur était un homme corpu lent. Il connaissait bien son assassin, autrement il ne se serait pas laissé enfermer dans le congélateur.

Nicapor faillit s'étrangler d'indignation.

— Attendez-moi ici, je téléphone de mon bureau au ministre de l'Intérieur qui est un de mes amis

personnels ! Je vais faire arrêter sur-le-champ ce Pérez Perkins !

Il me quitta. Je devais m'y attendre : mes pires ennemis ne seront pas les politiques mais les gens de mon espèce, les innombrables intellectuels argentins qui traînent de par le monde à la recherche d'une consécration improbable, toujours prêts à trahir leur compagnon de lettres. Qui sait depuis combien de temps ce Miguelito Pérez Perkins me vouait une haine implacable ? Peut-être depuis l'école des jésuites où j'étais le premier en latin. María Abelarda me tira de mes réflexions en s'asseyant brusquement sur le bras de mon fauteuil.

— Si tu n'avais pas été président, je t'aurais abandonné pour une multinationale ! Je te préviens que cet été je passe mes vacances en Afrique.

Elle me quitta sans un mot de plus. Sur la terrasse, une jolie femme en costume africain chantait une chanson très rythmée et les ambassadeurs américain et russe, fort éméchés, se tremoussaient de façon grotesque. L'ambassadeur russe dansait comme un ours, celui des États-Unis comme un buffle.

L'image de feu l'ambassadeur d'Argentine coiffé d'une tête de vache me saisit à nouveau, au point de sentir le froid du congélateur. Cet homme fuit, qui n'avait pas laissé sur la terre plus de traces que son puma, m'avait pourtant touché quelque part. Il avait été, dans son genre, un être sensible. A preuve l'admiration qu'il portait à mon œuvre. Et c'est peut-être ce qui l'avait perdu. J'imaginai Miguelito Pérez Perkins et Raoula Borges poussant l'ambassadeur dans le congélateur et lui enfongant la tête de vache sur le crâne. Ces deux monstres ne pouvaient ignorer mon son-

net *Le Minoaire glacé*, et ce détail sordide m'était adressé. Ce pauvre ambassadeur ! Il était, en quelque sorte, le premier martyr de ma cause ; je me promis de donner son nom à une place de Buenos Aires.

Il restait peu de monde sur la terrasse. Maria Abelarda continuait à bavarder avec Salâme Sigampa et les deux ambassadeurs se retirèrent appuyés sur leurs ambassadrices. Quelques enfants noirs, habillés comme à la Cour d'Angleterre, jouaient à la marelle pendant que leurs parents, assis négligemment sur des chaises en bambou, s'éventaient.

Soudain, je vis passer Miguelito Pérez Perkins, la mèche défilante et portant des menottes, flanqué de deux policiers. Le groupe disparut rapidement dans l'ascenseur. La scène s'était déroulée avec tant de discrétion que personne sur la terrasse ne l'avait remarquée, à moins que tous n'aient eu l'habitude d'être témoins de ce genre de scène. Pas impossible, non plus. Ces gens passaient leur vie en compagnie de gardes du corps, et ce depuis le berceau. Apparemment les gardes du corps étaient tous paraguayens — même ceux des cousins Sigampa d'Asie Mineure —, à moins qu'ils ne fussent cambodgiens.

Une main posée sur mon épaule me fit sursauter. C'était Nicamor.

— Cet être ignoble vient d'être arrêté, cria-t-il. — Je l'ai vu passer avec des menottes, le malheureux.

— Pas de considération pour ce genre de gens, Copi ! C'est un terroriste de la pire espèce ! Par ce crime abominable, il entendait non seulement souiller votre nom et notre mouvement, mais encore introduire dans la presse porteña l'idée

sournoise que vos poèmes portent malheur à leurs lecteurs, et vous savez que la réputation de porter la poisse peut être fatale en Argentine !

Nicamor était tellement remué par cette histoire que je me vis dans l'obligation de le calmer.

— Il ne sera pas le dernier de nos calomnieux, mais j'espère que les autres n'iront pas jusqu'à assassiner un innocent pour me discréditer.

Je lui fis part de mon idée de distribuer un manuel pour la bonne interprétation et le bon usage de mes œuvres principales ; il me promit de s'en occuper au plus vite. Il s'assit sur un tabouret et prit mes mains dans les siennes. Tant de familiarité me gênait un peu, mais je me dis qu'il fallait que je m'habitue à ses effusions, comme à son étouffante servilité à mon égard. Jusqu'à présent il ne m'avait jamais contredit et il s'empressait d'exaucer mes moindres désirs, comme le génie de la lampe d'Aladin. Les yeux dans les yeux, il me posa cette question incroyable : « Êtes-vous heureux, Copi ? » Cela me surprit au point que je ne sus quoi répondre. Heureux ? Non, je n'étais certainement pas heureux et c'était le cadet de mes soucis.

— Si j'éprouve un changement par rapport à ce que j'étais avant de vous rencontrer, dis-je en pesant mes mots, ce n'est pas de bonheur qu'il faut parler. Mais si l'anonymat dans lequel j'ai vécu jusqu'à présent peut être qualifié d'infortune, je suis, sinon heureux, un rescapé du malheur commun. Mais entre l'homme que j'étais hier et celui que je serai demain, il reste l'homme d'aujourd'hui ; je ne suis ni heureux ni malheureux, je ne suis personne.

Je m'entendais parler comme si j'étais un autre,

forjourn. - 108/109

surpris moi-même de mes pensées et encore plus de la façon dont je les formulais.

— Si je vous suis reconnaissant de quelque chose, continuai-je, c'est de cet état d'âme que je ne connaissais pas, l'état d'âme pur. A force de disputer mon âme à Dieu, je n'avais jamais remarqué qu'elle existait pour de bon. Et c'est vous qui me l'avez dévoilée. Désormais, peu importe ce que j'avenir me réserve, car je vis avec une âme.

Nicanor saisit le sens de mon discours et, serrant mes mains dans les siennes :

— Votre âme, mon cher Copi, sera dorénavant aussi la mienne ! Et ce sera elle qui décidera de notre action dans l'avenir !

María Abelarda et Salâme Sigampa rentrèrent dans la pièce ; à l'expression de celle-la, je compris qu'elle avait cru nous surprendre dans une situation équivoque et je lâchai les mains de Nicanor, très confus. Nicanor et son cousin Salâme nous quittèrent pour aller sur la terrasse parler de polo en se tenant par la main.

— Ainsi ce Miguelito Pérez Perkins était le meurtrier de l'ambassadeur, s'écria María Abelarda une fois seuls. Je n'arrive pas à y croire ! C'est un crime vraiment diabolique, et ce Miguelito m'a tout l'air d'un crétin !

— Et pourtant, toi qui te vantés de savoir que les hommes peuvent tomber amoureux, entre eux, tu devrais savoir aussi qu'ils peuvent s'entrevoquer une haine mortelle !

— Mais pourquoi est-ce qu'il t'aurait haï à ce point ?

Je la mis au fait de ses manœuvres pour obtenir ma place de candidat à la Présidence et la médiocrité notoire de ses poèmes. María Abelarda ne parut pourtant pas convaincue.

— C'est la brutalité du crime qui me choque. Je l'en crois incapable !

— Tu n'as jamais pensé que les grands criminels sont des artistes ratés ? L'imagination débordante qui ne s'épanouit pas dans un métier créatif va d'instinct vers la destruction, pis, vers l'anéantissement de l'espèce humaine !

J'abandonnai un raisonnement qui aurait pu facilement se retourner contre moi. María Abelarda me regardait fixement.

— Qu'as-tu ? murmura-t-elle. On dirait que ce n'est pas toi qui parles, tu as changé de tête !

Je m'approchai du miroir, au fond de la pièce. Je n'avais certainement pas changé de tête, et pourtant... Il était possible qu'à force de regarder Nicanor je m'en sois approprié quelques tics et expressions. J'avais les yeux plus ronds que d'habitude et un grand sourire barrait mon visage. Je contempalai la terrasse dans la lumière grise d'un soir de décembre à Paris. Les domestiques allumaient les bougies des candélabres. Parmi les plantes d'Argentine — magnolias, palo borracho, madreselvas et même un petit ombú — la sainte famille se disait au revoir. Si j'avais eu à choisir une image, pour une photo de propagande électorale, c'est celle-là que j'aurais prise, tant elle dégageait une atmosphère de paix.

— Qu'est-ce qui te fait sourire comme ça ? demanda María Abelarda.

Je ne sus quoi répondre. Pour une fois, mon sourire n'exprimait ni l'ironie ni le sarcasme. Je souriais de bonheur.

Dans la limousine, Salâme Sigampa prit la place du conducteur et Nicamor s'assit à son côté. Sur le siège arrière, Maria Abelarda et moi. Dans la deuxième limousine, Wong Sigampa et les trois autres membres notables de la famille, Fédor, Cesare et William ; ce dernier était un pasteur luthérien yankee. Dans la troisième limousine, nos gardes du corps et, plus loin, un nombre de voitures que je n'ai pas comptées, avec les membres de la famille Sigampa et leurs amis.

Le consulat de l'Uruguay, où je n'avais pas mis les pieds depuis un an, s'était orné en mon honneur d'un sapin de Noël qui occupait la cour et montait jusqu'au toit. A notre arrivée le sapin flambait allégrement et une trentaine de personnes affolées se bousculaient avec des seaux d'eau. Les pompiers retirèrent une vache calcinée des décombres. Les flammes s'étant arrêtées aux marches du perron, nous entrâmes.

Une confusion extrême régnait dans le hall. Mon père accusait les domestiques, prêtés par le consulat de la Bolivie, d'avoir laissé brûler les vaches, trois parait-il, pendant qu'ils fêtaient Noël dans les cuisines avec six caisses de champagne argentin (on voyait des bouteilles vides dans tous les coins). Les domestiques, d'un naturel simple, riaient de la colère de mon père tandis que ma mère, en déshabillé, la tête couverte de bigoudis essayait de crier plus fort que tout le monde.

— Qu'est-ce que je vais donner à manger à nos invités ? Courez vite dévaliser Fauchon !

— Vous voulez me ruiner ? s'indigna mon père. On leur donnera des canapés !

— Des canapés, mon ami ? Des canapés de quoi ?
— De dulce de leche ! Il y en a une tonne dans la cave, livrée ce matin même.

Les domestiques furent envoyés acheter une demi-tonne de pain de mie. Je fis monter le groupe de parents et amis de Nicanor au premier étage. María Abelarada les installa dans trois grands salons en enfilade tandis que Nicanor, Salâme, Wong, Cesare, Fédor, William Sigampa et moi-même nous dirigeâmes vers le bureau de mon père dans le dessein de rédiger le manifeste que je lirais le soir à la presse. Au moment où nous prenions place dans son bureau, mon père entra, très excité comme à son ordinaire.

— Pérez Perkins a été relâché par la police, il vient ici vous demander des explications ! J'espère que vous ne vous battrez pas en duel dans mon consulat, j'ai une réputation à sauvegarder !

— Il a été relâché ? Si vite !

— La femme de l'ambassadeur a avoué !

— La femme de l'ambassadeur ? Mais ce n'est pas un crime de femme !

— Pourtant si ! Désespérée par la mort du puma qu'elle aimait comme un fils, elle a cru que c'était l'ambassadeur qui l'avait tué avant de chercher à se débarrasser d'elle et partit, seul, dans une île au large du Brésil. Elle l'a poignardé dans le dos avant de le traîner dans le congélateur. Elle a craqué quand elle a appris par la police que le puma

1. Confiture de lait.

avait été tué accidentellement et que l'ambassadeur n'y était pour rien.

— Empêchez ce Pérez Perkins de pénétrer dans le consulat !

— Impossible ! Je ne peux pas interdire l'entrée de mon consulat à l'attaché culturel argentin, surtout depuis qu'il est innocent !

Et il nous quitta encore plus furieux que tout à l'heure.

— Il faut éviter que ce garçon fasse des déclarations à la presse, dit Nicanor ; il pourrait nous mettre dans une position délicate, surtout s'il venait à répéter qu'il a été arrêté à ma demande expresse.

— Il faut l'éliminer, dit Wong Sigampa avec un accent d'Asie Mineure.

Je m'insurgeai :

— Je m'oppose formellement à ce qu'un homme soit exécuté sur nos ordres ! Et cet avertissement restera valable tant que nous aurons affaire ensemble. D'ailleurs si Pérez Perkins est innocent, nous lui devons plutôt des excuses !

— Nous donnerons à ce pauvre garçon quelques dollars, dit William Sigampa, le pasteur luthérien.

— Quelques roubles suffiront, corrigea Fédor Sigampa, un colosse noir de 2,20 mètres en uniforme de l'armée soviétique et couvert de médailles.

— Messieurs, dis-je, nous sommes là pour rédiger un manifeste !

Nicanor sortit les notes qu'il venait de griffonner.

— Le plus logique, dit Nicanor, est de rédiger d'abord une liste de vos promesses électorales en évitant de parler d'immigration ; vous savez à quel point les Argentins sont nationalistes. Imaginez

qu'un journaliste se mette à parler de péril noir, racistes comme ils sont.

Tout le monde était d'accord. Cesare Sigampa prit la parole. Puissant industriel de Turin, il était habillé, en plein hiver, d'un costume de soie blanche.

— L'Argentine est une jeune démocratie, dit-il de son accent italien qui sonnait argentin. Qui oserait choquer une jeune fille qu'on demande en mariage en lui annonçant qu'on lui prépare un avenir dans un bordel de Noirs? Non, mes amis! Qu'attend une jeune fille qu'on demande en mariage? Une voiture! Offrons-leur des voitures! Transportons en Argentine nos véhicules d'Italie et d'Allemagne. Du coup, nous nous débarrassons de la main-d'œuvre européenne, trop chère, même au noir. Pour commencer, nous livrerons à chaque famille argentine une voiture comme cadeau électoral.

— Une voiture? Mais ça va coûter un prix fou!

— On la livrera sans moteur et on leur vendra le moteur à part au prix de la voiture. Ce sera, de surcroît, une opération rentable.

— Très bien, dis-je, mais laissons la propagande électorale pour plus tard, parlons d'abord de ce manifeste!

— En voici les principaux thèmes, dit Nicamor: justice sociale, économie internationale et diversissements. Pour ce qui est de la justice sociale, j'ai choisi un extrait de votre œuvre la plus marquante, *Le Soleil rouge des Pampas*: « Dans ma demeure ultime j'inclurai un coin de souvenir pour ceux qui ont faim. Dieu, si tu existes, donne du pain aux pauvres!» Je crois que c'est suffisant comme allégorie. Là-dessus vous annoncez la nationalisation des boulangeries et vous promet-

tez le pain gratuit pour tout le monde, et le dimanche des pâtisseries. Vous pouvez rajouter n'importe quelle promesse de votre cru; promettez des écoles et des bibliothèques, cela tombera sous le sens venant de vous. Quant à l'économie internationale, vous n'avez rien à ajouter au chèque de quatre milliards de dollars que j'ai déposé hier à la Banque nationale argentine, en précisant que cet argent venait de notre Mouvement, dont vous êtes le leader absolu. Jusque-là, vous êtes d'accord?

Je ne trouvai vraiment rien à redire mais je m'enquis de mes promesses électorales relatives aux divertissements.

— Les Argentins sont friands de cinéma au point de faire de leurs présidents les acteurs d'un film en continu, chez lesquels on note chaque expression comme au cinéma. Vous avez à l'esprit l'idée cinématographique qu'ils se font d'Éva Peron et de sa destinée, et elle n'est pas la seule dans sa famille. Ce n'est pas uniquement votre image et celle de María Abelarada qu'il faudra soigner, mais aussi et surtout le film. Je pense qu'il serait inutile d'essayer de dissimuler votre passé de bohème; après vingt ans passés à l'étranger ce n'est pas possible. Il faut dire qu'en Argentine votre style, caractéristique d'un autochtone ayant séjourné longtemps en Europe, prête plutôt à rire; vous ne cherchez pas à imposer, comme les autres Argentins restés au pays, un côté tendu et dramatique et c'est très bien ainsi. Gardez votre air distrait et surtout ne cherchez pas à vous retenir quand vous avez envie de faire un scandale public à propos d'un verre d'eau, comme à votre habitude; ce côté grincheux vous rend sympathique. Et tant mieux si vous et María Abelarada vous enten-

*Mé-
phé-
système.*

dez mal, ça fera marcher l'imagination des femmes. Comme propagande électorale, nous avons l'intention de tourner un film sur votre vie de famille, mais il faut que ce soit drôle, un peu comme les comédies américaines. On pourrait demander la collaboration de vos parents comme seconds rôles. Il ne faut surtout pas que ce soit dramatique, vous comprenez.

Je comprenais très bien et je le dis sans m'étrangler.

— Somme toute, ce que vous voulez, c'est un président clown? Je refuse, messieurs!

Mé-
— Ce n'est pas nous qui voulons un président comique, me répondit sèchement Salâme Sigampa, mais vous qui êtes ainsi. Vous n'êtes pas clownesque, vous êtes un poète, ce qui est assez voisin du clown. On ne vous demande que de montrer votre vrai visage, êtes-vous contre?

Wong Sigampa renchérit avec son accent d'Asie Mineure:

— Vous êtes très très poétique, mon cher président! Je ne peux vous regarder sans avoir envie de rire, et je ne peux me retenir quand je vous imagine au balcon de la Place de Mai, debout sur un tabouret derrière la balustrade!

Les cousins s'esclaffèrent comme seuls peuvent rire les Noirs, à faire trembler les lustres. Je me levai, rouge d'indignation.

— Messieurs, messieurs, répétai-je plusieurs fois avant de me faire entendre, messieurs, gardons notre sérieux, s'il vous plaît! Il est inadmissible que vous riez ainsi de l'aspect physique d'une personne, si ridicule soit-elle! Depuis l'école ma petite taille m'a valu les pires plaisanteries, mais je ne m'attendais pas à cela de votre part! Vos propos sont pour le moins racistes!

Au lieu de les calmer, ma tirade ne fit qu'augmenter leur fou rire.

— C'est impayable, s'écria le Russe Fédor, avec des discours pareils vous arriveriez à dériver le cadavre de Staline!

Nicanor, assez gêné, me prit par le bras et me traîna hors du bureau.

— Je suis navré de cette scène lamentable. Mes cousins ont un sens de l'humour assez particulier. Ils sont incapables de se contrôler quand ils se retrouvent ensemble, surtout en période de fête!

— Vous êtes tout excusé, Nicanor, mais j'espère que je n'aurai pas à débattre de toutes mes décisions avec votre petite famille!

— Copi, je vous assure que c'est la dernière fois que vous les voyez! Cette réunion avait pour but de vous faire accepter; à présent c'est chose faite, nous avons leur aval!

— Me faire accepter par eux? Ils m'ont couvert de ridicule!

— Enfin, Copi, l'humour noir est très très noir, mais sans méchanceté!

Je jugeai inutile de répondre, il me suffisait de savoir que je ne les verrais plus. Je préférerai rassurer Nicanor en lui déclarant que j'étais d'accord sur le fond du manifeste et que mon discours du soir serait fidèle à ses suggestions. Il me remercia vivement, me serrant les mains.

— C'est moi qui vous présenterai à la presse, je ferai la moitié du travail. Et surtout je vous interdis d'avoir le trac!

— A quelle heure vient la presse?

— A huit heures et il n'est que six heures et demie. Allez vous reposer un peu dans les appartements de vos parents, vous m'avez l'air fatigué. Je viendrai vous chercher.

J'avais en effet envie de rester un moment seul, et nous nous séparâmes. Quand il rouvrit la porte du bureau de mon père, j'entendis les cousins Sigampa qui riaient toujours comme des forcenés. Je jetai un coup d'œil sur l'étage inférieur. On montait des instruments de musique sur un praticable. Les premiers invités de mes parents arrivaient, la plupart étaient des diplomates sud-américains à moitié indiens. Maria Abelarda et mon père en queue-de-pie les présentaient à la famille Sigampa et à leurs amis noirs. Je me disposais à monter au deuxième étage lorsque Miguelito Pérez Perkins, sorti apparemment de nulle part, se planta sur la première marche de l'escalier et me barra la route. Il avait les traits tendus et le regard halluciné. Sa moustache tremblait et sa mèche trempée de sueur lui rentrait dans l'œil. Derrière lui, deux marches plus haut, la fille de Borges se tenait en garde comme un boxeur. Miguelito me parla d'une voix tremblante; ses yeux se remplissaient de larmes.

— Comment as-tu pu me croire un seul instant coupable d'un crime aussi monstrueux? Sais-tu que j'aimais l'ambassadeur comme mon propre père?

Je baissai les yeux, vraiment confus. Il continua:

— Toi, mon plus vieil ami, mon camarade du Colegio? Alors que je ne cherchais qu'à te protéger?

— Salaud! me lança Raoula Borges. Dictateur! Fasciste! Hitler!

— N'exagérons rien, murmurai-je, mais je suis vraiment navré de cet épisode, Miguelito, faisons la paix.

— Où est ce Sigampa, que je lui crêpe les cheveux? dit Raoula.

— Dans le bureau de mon père. Mais je n'ose pas trop vous conseiller d'y rentrer. Il se trouve en compagnie de quatre de ses cousins et ce sont des gens difficiles à affronter.

Loin d'écouter mon conseil, ils entrèrent résolument dans le bureau. On ne pourra pas dire que je ne les avertis pas avertis! Après tout ils ne risquaient que de servir de bouffons à cette cour redoutable des Sigampa, et de recevoir un chèque substantiel en remerciement.

Ma mère, dans ses appartements, commençait à s'habiller, aidée par ma grand-mère dont j'avais presque oublié l'existence. Elle était très vieille, coiffée d'une tiare posée de travers et habillée d'un fourreau en satin grenat. Elle ne se souvenait que de quelques phrases de français, sa langue maternelle.

— Le petit oiseau est bleu, me dit-elle en guise de bonjour avant de se remettre à tirer les cordons du corset de sa fille.

Elle habillait ma mère depuis sa naissance et elle le faisait, malgré son état mental, avec l'énervement et la précision d'un robot. J'embrassai ma mère sur l'épaisse couche de crème qui couvrait son visage.

— Maman, puis-je me détendre un moment chez toi? Je vais m'allonger sur le divan de ta chambre.

— N'y songe pas. J'ai promis le divan à Miguelito Pérez Perkins. Ce garçon vient de passer l'après-midi dans les locaux de la police et il a besoin de repos. Je tiens à ce qu'il soit en forme ce soir pour ouvrir le bal! D'ailleurs tu n'as pas le temps de te reposer, j'attendais de pouvoir te voir seul pour te parler. Ferme la porte à clé, mon chéri.

Connaissant les moments de confidences de ma mère, je fermait la porte à clé et je m'assis sur un tabouret derrière elle qui me regardait dans le miroir de sa coiffeuse, ma grand-mère placée entre elle et moi. Scène familiale, même dans les rêves, depuis mon enfance.

— Avant tout, joyeux anniversaire, mon chéri !

— Mais maman, je t'ai dit que mon anniversaire n'était pas aujourd'hui.

— Mais si, c'est aujourd'hui, et voilà ce que je voulais te confesser, mon chéri, tu n'es pas le fils de ton père !

Ma grand-mère rit sottement.

J'aurais pu y penser, connaissant la vie dissipée de mes parents, mais ça ne m'était jamais venu à l'esprit.

— Et qui est mon père ?

Ma mère poussa un cri et se tira les cheveux que ma grand-mère était en train de coiffer ; celle-ci poussa un cri à son tour et perdit sa tiare ; ma mère se jeta à mes pieds et avoua en sanglotant :

— Tu n'es pas né en Argentine, mais dans un camp de concentration, à Auschwitz. Ton père est un sous-officier nazi.

Ma grand-mère prit de la poudre dans les boîtes à maquillage et la lança sur nos têtes. Ma mère, elle, me montrait le tatouage de son avant-bras, un joli petit oiseau bleu que je connaissais et que j'avais toujours pris pour une coquette de jeunesse. Dissimulé dans le dessin des ailes, je distinguai un numéro d'une encre plus noire et plus épaisse, le stigmate juif.

— Et moi, pourquoi ne suis-je pas tatoué puisque je suis né là-bas ?

— Je t'ai dit que ton vrai père était un sous-officier nazi !

— Et papa, il est au courant ?

— Bien sûr, chéri. Papa était le kapo de notre pavillon. C'est là que je l'ai rencontré. Nous nous sommes enflus avec toi dans les bras, et maman à notre suite, en passant dans la conduite d'un four à gaz désaffecté. Une fois la guerre finie, nous avons abrégé notre nom et nous avons émigré en Amérique du Sud.

— Mais pourquoi est-ce que vous ne me l'avez jamais dit ?

— Nous n'avons pas cru nécessaire que tu le saches, mais, à présent que tu vas changer de situation, je te mets au courant pour que tu puisses être fier d'être le premier président juif d'Argentine !

Je me mis debout et la repoussai. Ma grand-mère vint l'aider à se relever.

— Je ne te crois pas, maman, je ne te crois pas ! Ça fait encore partie d'une de tes intrigues fomentées avec papa à laquelle tu cherches à me mêler !

— Je te jure que tu es juif ! Ta grand-mère en est témoin, c'est elle qui t'a mis au monde.

— Tu m'as dit que j'étais le fils d'un sous-officier nazi. Par conséquent je ne suis pas juif !

— On est juif par sa mère ! Notre race n'est pas sottel !

— Alors pourquoi est-ce que je ne suis pas circoncis ?

— Mais tu es circoncis ! Personne ne te l'a dit ? En fait, j'avais parfois pensé que j'étais circoncis. Mais, par manque d'expérience homosexuelle, je n'avais jamais eu la possibilité de comparer mon pénis à celui d'un autre. Je m'étais donc dit que j'avais simplement un prépuce moins long, et aucune de mes amitiés féminines n'avait cru utile de m'en faire la remarque.

Ma mère regarda sa montre-bracelet et poussa un cri de bourgeoise affolée, comme une comédienne qui change de rôle.

— Sept heures et demie, et je ne suis pas encore coiffée!

Elle se précipita vers sa coiffeuse et ma grand-mère à ses peignes. Un rideau de la fenêtre bougea et les lunettes de Raoula Borges apparurent. Elle avait entendu toute la conversation. Comment avait-elle fait pour entrer à notre insu? Et par où? Sans doute par la fenêtre, après avoir escaladé le mur. J'essayai de la retenir mais elle ouvrit la porte et sortit. Ma mère ne s'intéressait qu'à la colle de ses faux cils.

— Cette petite Borges n'a pas l'éducation de son père. Lui ne se serait pas permis d'escalader un mur pour écouter une conversation privée!

Je remarquai le profil sémitique de ma mère et de ma grand-mère, qui était aussi le mien. Ainsi, j'avais toujours été juif sans le savoir et mon vrai nom n'était pas Copi, d'origine italienne, mais Kopisky, d'une famille de copistes de Varsovie. Après tout ça ne changeait rien, sauf peut-être mes rapports avec papa. Depuis qu'il n'était plus mon père, je le voyais avec davantage de sympathie. Qui sait ce qu'ils avaient souffert, lui, ma mère et ma grand-mère dans leur passé juif, et Dieu seul savait à combien de leurs sacrifices je devais d'être aujourd'hui en vie. Les larmes me vinrent aux yeux. Je me jetai aux pieds de la coiffeuse, embrassai les genoux de ma mère et de ma grand-mère.

— Merci, maman. Je te dois d'être vivant! Merci pour tout ce que vous avez fait pour moi, grand-mère!

— Fiche-moi la paix, je colle mes faux cils!

Ma mère me repoussa et ma grand-mère, faible comme elle est, me poussa vers la porte avec les gestes qu'on emploie pour chasser un chien.

Je descendis au premier étage à la recherche de Nicanor. Raoula Borges avait déjà dû le mettre au courant de la conversation avec ma mère. Je ne pensais pas que le fait d'être juif modifiât en rien nos plans électoraux; il eût été absurde de soupçonner cette famille de Noirs d'antisémitisme, mais on ne savait jamais. Nous n'avions pas abordé la question et le problème ne s'était pas posé. Qui d'ailleurs aurait pu imaginer que j'étais juif? J'étais indigné contre mes parents. Comment s'étaient-ils permis de me cacher une vérité qui touchait à mon identité même? Si je l'avais appris dans mon enfance, ma vie n'aurait certainement pas été la même. J'essayai d'imaginer mon œuvre comme étant celle d'un écrivain juif, mais en vain. Je m'arrêtai au milieu de l'escalier. Ainsi mon vrai père était un sous-officier nazi... Belle vengeance pour Raoula Borges! Elle m'avait toujours vu comme un dictateur nazi en puissance! Et quelle meilleure preuve de mes instincts nazis que la façon odieuse dont j'avais accusé ce pauvre Miguélito du meurtre de l'ambassadeur? Et l'indifférence avec laquelle je le vis porter les menottes? Mes gênes dominants devaient me venir de mon père et non de la race de Salomon. Mais rien n'était sûr.

Durant ma première journée de candidature, j'avais déjà reçu maintes leçons d'humilité et c'était peut-être mieux ainsi. Il ne fallait pas que je m'imaginais que la présidence de la République était une sinécure. Mais je n'avais jamais imaginé

*le premier
avant comme ça!
celle d'un écrivain juif*

non plus que c'était un poste où on ne recevait que des injures. La façon dont j'avais été traité par les cousins de Sigampa avait été proprement humiliante et ma récente condition de juif me rendait particulièrement sensible à ce genre de vexation. J'avais eu tort d'accepter les excuses de Nicanor, et j'avais eu tort d'accepter la moindre culpabilité dans l'arrestation de Miguelito. Il ne fallait pas non plus que je serve de « crachoir » à tous ces gens, et j'insiste sur le mot « crachoir ». Le bureau de mon père était désert. Où étaient-ils donc passés ? Je descendis au rez-de-chaussée déjà très animé. Beaucoup de Noirs parmi les invités, mais je n'arrivais pas à retrouver Nicanor. María Abelarda et mon père n'étaient plus là. L'orchestre attaqua le premier tango. Quelques couples se formèrent. Les Noirs le dansaient comme s'ils étaient nés sur un trottoir de Buenos Aires. Les domestiques boliviens, ivres morts et mâchant ouvertement des feuilles de coca, passaient avec des plateaux couverts de tartines qu'on ne savait par quel bout prendre. Tout le monde avait les mains et la bouche poisseux de dulce de leche. On voyait des taches couleur caramel sur plusieurs robes en organdi appartenant au corps consulaire. Je suis resté au milieu de la piste, ma tartine de dulce de leche à la main, tandis que les couples se multipliaient autour de moi.

Ne voyant arriver personne de connu, je remontai au premier étage. Je demandai aux gardes du corps de Sigampa où était leur patron. Ils m'indiquèrent un salon désert au fond d'un couloir. Nicanor, dans la pénombre, était assis sur la seule chaise de la pièce. Sa ressemblance avec son père était telle qu'un instant je crus que lui aussi était mort. J'attendis qu'il me parle mais il n'en fit rien.

— Nicanor... murmurai-je tout bas, vous rêvez ?
Il ne répondit pas. J'imaginai que sa colère et son mépris étaient tels qu'il ne daignerait plus m'adresser la parole. Je me décidai à le quitter. Avant de sortir je me retournai encore une fois ; il continuait à regarder fixement le mur. Je me dis qu'il était peut-être mort pour de bon et, inquiet, je me rapprochai de lui. Je passai une main devant ses yeux ; il sourcilla. Il me parla d'une voix atone sans détourner le regard.

— C'est cuit pour nous, mon ami. Finie l'imagination. La médiocrité a gagné la partie.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Je veux dire que mes cousins se sont prononcés pour Pérez Perkins comme candidat.

— Mais c'est absurde !

— Je sais bien que c'est absurde et je suis le premier à le regretter ; mais je ne peux plus rien y faire. Le Mouvement est en marche et nous avons investi beaucoup d'argent.

— Mais pourquoi Pérez Perkins ?

— Vous oubliez que cette opération était fondée sur l'idée d'un Candidat Poète.

— Mais pourquoi Pérez Perkins ?

— Il est le seul que nous ayons sous la main. Et le hasard a voulu qu'il bénéficie de l'énorme publicité du meurtre de l'ambassadeur, dont il est, paraît-il, le fils adoptif et l'héritier. Mes cousins ont été, par ailleurs, très impressionnés par la fille de Borges — tous connaissent l'œuvre de son père et ils pensent qu'elle ferait une présidente plus crédible que María Abelarda. Mais ce qui les a décidés, naturellement, est le côté servile de Pérez Perkins, beaucoup plus facile à manier que vous avec vos crises d'hystérie !

Je m'assis sur mes talons dans un coin de la pièce ; nous restâmes un long moment en silence.

— Mais si on essayait tout de même ? Les Argentins ne sont peut-être pas si antisémites que ça...

— Vous plaisantez. Moi, noir comme je suis, j'ai plus de chances que vous de gagner une élection !

— Mais peut-être que vous et moi...

— Les deux ensemble, ce serait l'alliance du juif aveugle et du noir paralytique. Et rien de plus.

Il avait raison, de toute évidence. Je crus devoir lui présenter mes excuses. Mais je n'allais tout de même pas m'excuser d'être juif.

— J'espère que cet épisode ne terminera pas notre amitié, Nicanor. Et que vous continuerez à m'inviter chez vous pour bavarder de la signification du monde loin des tensions qu'il engendre. Je vais vous décevoir mais je n'ai jamais vraiment souhaité devenir président. Je suis entré dans votre jeu pour vous être agréable, parce que je supposais que c'était réciproque.

— Ça l'était ! répondit-il séchement. Les fruits de l'Imagination ne m'intéressent que s'ils sont susceptibles de se transformer en réalité, et vos fruits sont morts sur l'arbre. Toute votre œuvre, à présent, me paraît aussi dérisoire qu'un aphorisme d'homme de lettres parisien.

— J'ai pris trop de place dans votre imagination. Mon œuvre, après tout, n'est peut-être qu'un aphorisme d'homme de lettres parisien.

Et je le quittai sur ce dernier mot. Je me souvins du petit revolver de Raoula Borges que María Abelarda avait confisqué à Pérez Perkins le matin même. Il devait se trouver toujours dans son sac. Sur le palier je croisai ma mère, qui portait une robe bleu turquoise avec une traîne de six mètres

que ma grand-mère tenait levée. Je faillis les bousculer.

— Où se cache Miguelito Pérez Perkins ? Il est temps d'ouvrir le bal !

— Je ne sais pas ! Je cherche María Abelarda, maman !

— Elle est dans ma chambre, mais je ne te conseille pas de la déranger, elle est très occupée !

Par une fenêtre du troisième étage je jetai un coup d'œil dans la cour du consulat. Plusieurs voitures de la télévision avaient déjà pris place au milieu des décombres de l'incendie. Les techniciens s'affairaient à décharger des appareils et des câbles.

Dans l'antichambre de ma mère — hormis le désordre habituel —, je vis par terre la robe que María Abelarda portait tout à l'heure ainsi que ses chaussures posées à côté d'une paire d'immenses souliers qui avaient été jetés sur une veste que je reconnus comme étant celle de Salâme Sigampa. Mais le sac n'y était pas. En m'approchant, j'entendis les gémissements caractéristiques de María Abelarda dans ses moments d'abandon. J'entrouvris tout doucement la porte. Le sac de María Abelarda était par terre à côté du lit, à portée de sa main. A la lumière de la lune, je distinguais la silhouette du couple ; l'immense masse noire de Salâme montait et descendait sur la blancheur de María Abelarda, perdue entre les draps. L'odeur sucrée de la race noire me sembla répugnante pour la première fois de ma vie. Je me trainai jusqu'au lit et je me glissai dessous. Le sommier me coinçait parfois l'oreille droite, mais c'était la seule façon de parvenir jusqu'au sac. Ni l'un ni l'autre ne soupçonnaient ma présence. J'arrivai finalement à tirer le sac que j'ouvris tout douce-

ment. Le revolver y était et il était chargé. Je reposai le sac avec d'infinies précautions et repartis en marche arrière jusqu'à la porte.

Dans le couloir, je me trouvai nez à nez avec mon père.

— Comment, tu es encore là ? Tu as discrédité à jamais le consulat de l'Uruguay ! C'est l'invasion africaine ! Les diplomates des pays latino-américains sont horriblement choqués, je risque mon poste ! Et tu t'es fait souffler la candidature à la Présidence par ce larbin de Pérez Perkins ! Comment oses-tu te présenter en public après ça !

— Je te demande pardon, papa.

— Pardon ? C'est un coup de pied au c... que tu mérites ?

Il joignit le geste à la parole ; puis me prit par le col de la veste et le fond du pantalon et me poussa dans l'escalier de service. Il me poursuivit quatre à quatre jusqu'aux cuisines que nous traversâmes à la vitesse grand V devant les serveurs boliviens hilares. Je contournai le pâté de maisons pour regagner l'entrée principale du Consulat. Là, une vingtaine de domestiques portant des pancartes tournaient en rond malgré le froid. On lisait : « Internationale Argentine. Les Fruits de l'Imagination ». On avait barré mon nom imprimé pour le remplacer par un « Pérez Perkins » griffonné à la hâte.

Je me glissai dans la cour du Consulat parmi les techniciens de la télévision. Puis je regagnai la maison et me perdis dans la foule des invités.

L'orchestre venait de jouer les dernières notes de « La Comparcita ». Les couples se défaisaient lentement, la chaleur était torride. Tout le monde se bousculait sans trop savoir où aller et, apparemment, on ne servait pas de boissons. Les

domestiques, qui ne tenaient plus debout, renversaient leurs plateaux de dulce de leche. Il y en avait partout, sur le plastron des chemises et dans les cheveux des femmes. Je me demandais si j'allais tenir longtemps dans cet enfer quand les projecteurs illuminèrent le premier étage. On vit paraître, en haut de l'escalier, Miguelito Pérez Perkins, très intimidé, au côté de Raoula Borges, l'air radieux et portant un bouquet de magnolias. Une ovation les salua. On lui tendit un micro, il s'éclaircit la gorge tout en faisant beaucoup de bruit avec ses papiers avant de retrouver ses lunettes.

— Je vais vous lire un de mes poèmes.

De sa voix fluette de bon élève appliqué il commença à lire les premiers vers d'une de mes odes les plus sublimes, *Les Hauteurs de l'Aconcagua*.

— « Argentine, du haut de ce volcan, l'Éternité te contemple ! »

S'il m'avait manqué une preuve de la supercherie dont j'étais victime, je la tenais maintenant.

Je sortis le revolver blanc nacré de ma poche mais n'eus pas le temps de tirer : une balle, venue sans doute d'un des gardes du corps de Sigampa, m'atteignit au milieu du front. Ma dernière vision fut la mèche de Miguelito Pérez Perkins secouée par la surprise.